

Entre Lisbonne et Jérusalem – La poliorcétique au cours des quatre premières croisades (1097-1204)

João Gouveia Monteiro

Universidade de Coimbra

Note de Présentation

Cette étude, originellement présentée [2005] comme “leçon de synthèse” requise par la législation réglementant les épreuves auxquelles doivent se soumettre les candidats au titre d’Agrégré, est consacrée au thème “*Entre Lisbonne et Jérusalem: la poliorcétique au cours des quatre premières croisades (1097-1204)*”^{*}.

Le choix du thème n’est guère difficile à justifier, si l’on considère l’importance du sujet des Croisades, suite surprenante d’aventures militaires de grande dimension qui revêtirent une immense signification pour l’histoire médiévale européenne des XI, XII et XIII^{ème} siècles (tant sous l’aspect religieux, politique, voire économique, qu’au regard de la technique, de la

^{*} Je suis extrêmement reconnaissant à mon collègue Pierre Jourdan de son aide précieux lors de la production de la version française de ce texte.

culture ou des mentalités). J'ai eu d'emblée le souci de produire une leçon de synthèse alimentée par une recherche scientifique originale, portant de préférence sur un sujet peu traité par l'historiographie médiévale portugaise et susceptible d'être développé de manière originale et intéressante dans le futur. Et de fait les croisades sont un thème très peu prisé par les médiévistes portugais, aussi bien dans la recherche que dans l'enseignement. Une telle situation résulte, selon moi, non seulement de la faible participation directe des chevaliers portugais à l'épopée des croisades en Syrie-Palestine (par suite des exigences de la Reconquête) mais aussi du peu d'intérêt éveillé auprès de nos historiens par les questions de la Méditerranée Orientale et de l'Asie Mineure (ce qui est certes assez peu compréhensible si l'on songe à la présence, durant quatre siècles, des Musulmans dans la Péninsule Ibérique).

J'ai ainsi résolu de me lancer dans les Croisades, choisissant comme objet théorique de mon étude, les opérations de siège (nom technique: poliorcétique) menées entre le début de la Première Croisade (1096-1097) et la fin de la Quatrième (1204). J'ai donc situé le problème sur le plan de la longue durée, englobant simultanément dans mon analyse les opérations de siège réalisées au Proche-Orient et celles qui eurent lieu en Occident (plus concrètement à Lisbonne-1147 et à Silves-1189), lors du passage par le Portugal de flottes de croisés de l'Europe du Nord en route vers la Terre Sainte. Ces deux options (chronologique et géographique) visaient un objectif principal: permettre l'analyse de l'évolution des techniques de siège au cours d'une assez longue période (107 ans), ainsi que la comparaison entre les procédés techniques utilisés à l'Est et ceux utilisés à l'Ouest. Pour autant que je sache, ce travail restait à faire: la poliorcétique représente un continent relativement mineur des études internationales sur les Croisades, et les meilleurs auteurs qui y ont accordé une plus grande attention (c'est le cas de John France ou de Michel Balard) ont choisi de se centrer sur une unique croisade (la première, en l'occurrence) et ont très peu examiné ce que firent les flottes en chemin vers la Terre Sainte en passant par le plus occidental des royaumes européens. Historien portugais, j'ai donc voulu, avec ce travail, fournir une contribution originale dans un domaine techniquement spécifique (celui des opérations de siège n'étant guère au fond, selon la

remarque de John France, qu'un "type spécialisé de bataille" – 1999: 126) et situé au centre d'une des thématiques qui passionnent le plus les historiographies européenne et américaine consacrant chaque année aux Croisades une abondante moisson d'ouvrages et d'articles.

La façon dont j'ai structuré mon enquête ne demande pas non plus de longues explications. J'ai décidé de sélectionner, pour chacune des quatre premières croisades, deux sources narratives de grande qualité et capables d'offrir des récits complémentaires des opérations de siège qu'il m'intéressait d'analyser. Ce sont ces textes que je vais maintenant présenter:

Première Croisade – sièges de Nicée, d'Antioche, de Maarat, d'Acre et de Jérusalem, 1097-1099:

* "Chronique Anonyme de la Première Croisade" (Paris, Arléa, 1998): il s'agit de la traduction en français moderne, due à Aude Matignon, du texte latin intitulé "Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum". Comme le nom l'indique, c'est un récit d'auteur inconnu, probablement un petit chevalier originaire d'Italie du Sud, ayant participé à la Première Croisade, dans une première phase au côté de Bohémond de Tarente (le prince italo-normand de Calabre et de Tarente, fils du légendaire Robert Guiscard), puis, à partir de Laodicée (point où Bohémond se refuse à avancer davantage vers Jérusalem afin de mieux se consacrer à la défense du principat d'Antioche, qui venait de lui être livré), se joignant au contingent de Godeffroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, avec les troupes duquel il participe à l'assaut de la Ville trois fois Sainte, en juin-juillet 1099. Presque tout ce que relate l'Anonyme s'est déroulé sous ses yeux: d'où la très grande valeur de son témoignage. Ainsi que le souligne Aude Matignon, "sans doute prenait-il des notes sous sa tente, le soir à l'étape, après avoir chevauché tout le jour sous une chaleur souvent accablante, et profitait-il des haltes entre les combats pour rédiger" (*op. cit.*, p. 10). La chronique de l'Anonyme fut achevée avant 1101, étant très proche de plusieurs autres récits authentiques de la Première Croisade (comme celui de Pierre Tudebode), qui ont pu s'en inspirer largement. L'auteur inconnu de ce récit écrit de manière claire

et cohérente, accordant beaucoup d'attention à la description des batailles et faisant sans contrainte état de diverses atrocités commises par les croisés, de leur départ d'Occident à la conquête de Jérusalem.

* *A 1.ª Cruzada – um relato de quem lá esteve*, de Foucher de Chartres: récente traduction portugaise (procurée par Joana Rosa: Lisboa, Editorial Inquérito, 2003) de la célèbre *Historia Hierosolymitana* qui a été traduite en français et présentée par Jeanne Ménard, sous le titre “Histoire de la croisade, 1095-1096” (Cosmopole Active Media: adaptation de l'édition de M. Guizot, *Histoire des Croisades*, Paris, Ed. J-L-J Brière, 1825). L'auteur de ce récit prit une part active à la Première Croisade, comme chapelain d'Étienne de Blois et, après le retour prématuré et controversé de ce grand seigneur en Occident (c'est-à-dire, à l'issue de la traversée de l'Anatolie), comme chapelain de Baudouin de Bologne (le conquérant du comté d'Édesse et le fondateur du premier État Latin en Orient). Foucher naquit aux environs de Chartres vers 1058, ayant participé comme greffier au Concile de Clermont (1095), à la clôture duquel le pape Urbain II appela pour la première fois à l'organisation d'une croisade en Terre Sainte. Foucher (qui n'assista pas personnellement aux prises d'Antioche et de Jérusalem, se trouvant avec Baudouin de Bologne à Édesse) allait arriver à la Ville Sainte vers la fin de l'année 1100 (lorsque son seigneur vint s'y faire couronner) et recevoir le titre de chanoine du Saint Sépulcre. Il mourut vers 1128, âgé de presque 70 ans. Sa chronique, terminée en 1127, connut une large diffusion en Occident.

Seconde Croisade – siège de Lisbonne, 1147:

* *A Conquista de Lisboa aos Mouros. Relato de um Cruzado* («La Conquête de Lisbonne sur les Maures. Récit d'un Croisé») – édition, traduction et notes d'Aires A. Nascimento (Vega Editora, 2001). Il s'agit de l'édition bilingue (latin-portugais), avec une introduction de Maria João Violante Branco, du *De Expugnatione Lyxbonensi*, récit circonstancié d'un témoin oculaire de l'événement, identifié par la seule initiale “R”. Ce récit n'a survécu qu'à un seul exemplaire qui se trouve, vraisemblablement

depuis la première moitié du XVI^{ème} siècle, au Collège Corpus Christi, à Cambridge; c'est une copie de la seconde moitié du XII^{ème} siècle ou de la première décennie du XIII^{ème}. Déjà Charles Wendell David avait consacré à ce récit une célèbre édition bilingue (latin-anglais), intitulée *The Conquest of Lisbon* (New York, Columbia University Press, 1936 et 2001). La narration de R. revêt la forme d'une lettre adressée à Osbert de Bawdsey, un clerc lié à la maison de Glanville (Calvados, Normandie). En 1990, Harold Livermore suggéra l'identification de R. avec ce même Raul qui, en 1148, donna 200 marcs d'argent, avec le cimetière et la chapelle anglo-saxons construits durant le siège, au prieur augustinien du monastère de Santa Cruz de Coimbra¹. La thèse de Livermore est convaincante: selon une hypothèse aujourd'hui acceptée, l'auteur du récit est un clerc anglo-normand du nom de Raul, homme lié par de fortes attaches au milieu des prémontrés anglais et qui a fort bien pu être le chef spirituel de l'expédition, où il apparaît transportant le bois de la Vraie Croix (J. Philips, 2000: 129). Raul doit avoir écrit au Portugal, peut-être dans le *scriptorium* de Santa Cruz, ayant eu accès à des documents de la chancellerie royale. Comme le montre Maria João Branco dans sa très belle introduction, le récit de Raul s'intègre dans un ensemble relativement ample de textes visant à faire connaître en Occident l'exploit du roi portugais D. Afonso Henriques (qui avait l'ambition de voir son titre royal reconnu par le Saint-Siège) et corrobore pleinement l'idée que l'arrivée des croisés au Portugal fut décidée d'avance entre D. Afonso I et S. Bernard de Clairvaux (voir aussi J. Philips, 2000: 128). Une partie des croisés qui conquièrent Lisbonne venaient, du reste, de Rhénanie, où S. Bernard avait prêché la Seconde Croisade, lancée par un autre cistercien, le pape Eugène III... Tout étant calculé assez tôt pour qu'ils puissent ensuite se joindre aux autres contingents croisés qui, en Terre Sainte, allaient lutter pour la libération d'Édesse.

1 Voir Harold Livermore, "The «Conquest of Lisbon» and its Author", in *Portuguese Studies*, n.º 6, 1990, pp. 1-16.

* *Carta de Lisboa* (la «Lettre de Lisbonne»): si le récit de Raul exprime le point de vue des croisés anglo-normands qui conquièrent Lisbonne, la «Lettre de Lisbonne» traduit la vision des événements vécus par ses compagnons flamands et rhénans. Cette brève mais très intéressante narration apparaît en au moins six versions distinctes, trois d'entre elles assez semblables: il s'agit de lettres envoyées par les croisés Vinando (un prêtre s'adressant à l'archevêque Arnald de Cologne pour lui rendre compte de l'opération), Arnolphe (qui écrit dans la même intention à l'évêque Milo, de Taruana) et Duodechim (un prêtre de Logenstein, qui envoie une missive à l'abbé Cuono, du monastère de Disibodenberg). Exception faite des courtes salutations aux divers destinataires et des brèves considérations finales, de nature spirituelle, la lettre de Vinando (manuscrit survivant: une copie du XVI^{ème} siècle, de la Bibliothèque Nationale de Vienne en Autriche) et celle d'Arnolphe (qui a survécu dans deux manuscrits du douzième siècle: celui d'Anchin, Bibliothèque Municipale de Douai; et celui de Gembloux, aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Bruxelles) sont identiques. La partie finale de la lettre de Duodechim (retrouvée dans les *Annales Sancti Disibodi*, éditées par G. Waitz à partir d'un unique manuscrit datant du milieu du XIV^{ème} siècle, de la Bibliothèque Municipale et Universitaire de Frankfort) présente, il est vrai, de légères mais suggestives différences avec les deux autres, en ce qui concerne les derniers mouvements du siège. Selon Susan Edgington², la matrice de la lettre des trois croisés allemands a dû être la missive de Vinando (stylistiquement plus cohérente et adressée à un destinataire de plus grand gabarit), reproduite ensuite et adaptée par Arnolphe et par Duodechim³. Les trois autres versions de la «Lettre de Lisbonne» se

² En 1996, Susan Edgington a publié le texte latin de la lettre de Vinando ("The Lisbon Letter of the Second Crusade", in *Historical Research*, Vol. 69, n.º 170, oct. 96, pp. 328-339). En 2001, Edgington en a publié la traduction anglaise, enrichie des variantes d'Arnolphe et de Duodechim ("Albert of Aachen, St. Bernard and the Second Crusade", in *The Second Crusade. Scope and Consequences*, edited by Jonathan Philips & Martin Hoch, Manchester-New York, Manchester University Press, pp. 54-70).

³ Remarquons qu'en 1935, la chartre d'Arnolphe a connu une traduction portugaise, due à José Augusto de Oliveira (*Conquista de Lisboa aos Mouros (1147)*, 2.^a edição, Câmara

trouvent dans l'*Historia Hierosolimitana* de Albert d'Aix-la-Chapelle ou d'Aquisgrana (un récit de la Première Croisade, dont a disparu le manuscrit original, dont plusieurs copies d'époques distinctes sont conservées), mais réduite à sa première moitié; dans les *Annales Magdeburgenses* (manuscrit de Hanovre, du XII^{ème} siècle, qui utilise la lettre de Vinando); et dans la *Chronica regia Coloniensis* (éditée par G. Waitz, à partir d'un manuscrit de la fin du XII^{ème} siècle, où on a dû utiliser un exemplaire proche de la lettre d'Arnolphe). Dans ces deux derniers cas, on constate de suggestives adaptations grammaticales (en particulier le passage du récit à la première personne au récit à la troisième personne du pluriel). Bien que beaucoup plus succincte, la narration de la "Lettre de Lisbonne" complète parfaitement celle du clerc Raul: on ne peut que s'étonner davantage du peu d'attention que lui ont accordé les historiens européens.

Troisième Croisade – siège de Silves, 1189:

* *Crónica dos Sete Primeiros Reis de Portugal* ("Chronique des Sept Premiers Rois du Portugal"): version (vraisemblablement préparatoire) de la *Crónica de Portugal de 1419* disparue, comprenant le récit des règnes de D. Afonso Henriques à D. Afonso IV. Le codex correspondant (n.º 965 de la Casa Cadaval, Muge) fut découvert en 1945 par Carlos da Silva Tarouca. Il reprend les matériaux composant la *Crónica dos Cinco Primeiros Reis de Portugal* (Codex de la Bibliothèque Publique Municipale de Porto, découvert en 1942 par Artur de Magalhães Basto), colmatant certaines des lacunes avec des passages provenant des chroniques de Rui de Pina et de Duarte Galvão et y ajoutant l'histoire des règnes de D. Dinis et de

Municipal de Lisboa, 1936), reproduite par Alfredo Pimenta dans ses *Fontes Medievais da História de Portugal* (Vol. I, "Anais e Crónicas", 2.^a edição, Sá da Costa, 1982, pp. 133-140). Dans ce dernier ouvrage, Alfredo Pimenta transcrit également (pp. 125-130) la version latine de la chartre de Duodechim à l'abbé de Disibodenberg.

D. Afonso IV. Il est aujourd'hui accepté (surtout à partir de l'interprétation de Lindley Cintra) que l'auteur de ces chroniques fut le grand chroniqueur portugais Fernão Lopes lui-même, sa principale source étant la *Crónica Geral de Espanha de 1344* (L. Krus, 1993: 185-186). Le récit de la conquête de Silves par les croisés, en 1189, s'insère naturellement dans la partie relative au règne de D. Sancho I (Vol. I, pp. 141-147 de l'édition critique de Carlos S. Tarouca, Lisboa, Academia Portuguesa de História, 1952-1953). Empêché (par manque de moyens et aussi du fait de la pression militaire musulmane) de répondre positivement à l'appel du pape pour une troisième croisade en Terre Sainte (résultat de la prise de Jérusalem par Saladin, en octobre 1187), D. Sancho I finit par tirer parti du passage fortuit par le Portugal de près d'une demi-centaine de navires de croisés flamands et allemands, contraints par la force des vents à relâcher à Lisbonne dans leur trajet vers la Syrie-Palestine. Le monarque portugais s'employa à persuader les croisés à monter une opération militaire en conjonction avec les forces royales. Silves fut choisi comme cible à cause de l'appui que la citadelle fournissait aux corsaires musulmans de la région.

* *Relação da derrota naval, façanhas e sucessos dos cruzados que partirão do Escalda para a Terra Santa no anno de MCLXXXIX* ("Récit de la route navale, des exploits et succès des croisés qui partirent de l'Esclade vers la Terre Sainte en l'an MCLXXXIX"): traduction portugaise, par João Baptista da Silva Lopes, du *De Itinere navali, de eventibus de que rebus a peregrinis Hierosolyman petentibus MCLXXXIX fortitergestis narratio* (Lisbonne, Academia Real das Sciencias, 1844, édition bilingue). Récemment, la Municipalité de Silves a publié le fac-similé de cette édition de Silva Lopes, précédée d'une ample étude de Manuel Cadafaz de Matos, sous le titre *A cidade de Silves num itinerário naval do século XII por um cruzado anónimo* (Lisboa, Edições Távola Redonda, 1999). La première édition latine de ce récit a été procurée par Constanzio Gazerra (in *Memorii dell'Academia delle Scienze di Torino*, 1840). En 1908, Cristóvão Aires de Magalhães Sepúlveda avait publié la traduction portugaise de 1844, de João Baptista da Silva Lopes, en appendice au Volume IV de son *História Orgânica e Política do Exército Português* (Lisboa, Imprensa Nacional, 1908, pp. 347-363, précédé d'une "Note sur le siège de Silves en 1189"

signée par Cardozo de Bethencourt: pp. 341-346). Ce récit exprime le point de vue des croisés flamands et allemands qui aidèrent D. Sancho I à conquérir Silves, entre juillet et septembre 1189, précieux complément au récit inséré (peut-être par Fernão Lopes) dans la «Crónica de D. Sancho I» (in *Chronique des Sept Premiers Rois du Portugal*).

Quatrième Croisade, sièges de Zara et de Constantinople, 1202-1203/04:

* *La Conquête de Constantinople*, de Geoffroy de Villehardouin (texte en français médiéval, avec chronologie et préface de Jean Dufournet, Paris, Garnier-Flammarion, 1969): Geoffroy de Villehardouin naquit vers 1150, en Champagne, étant fait maréchal du comté en 1185. Il a peut-être pris part à la Troisième Croisade, aux côtés du Comte Henri II. En 1201, il est un des ambassadeurs qui se déplacent à Venise pour négocier le transport des hommes, armes et montures vers la Terre Sainte, dans le contexte des préparatifs de la Quatrième Croisade, lancée par le pape Innocent III. Il participe à toute la Quatrième Croisade, aux côtés du marquis Boniface de Montferrat, dont il se fit l'homme-lige. Il est probable qu'il ne soit jamais revenu en occident, étant devenu maréchal de Roumanie à la fin de l'année 1204 et détenteur du fief de Messinople, en 1218. Villehardouin s'attache à justifier la conquête de la ville chrétienne de Zara (en Dalmatie, Croatie actuelle) par les croisés (en novembre 1202), ainsi que la première prise de Constantinople, en 1203. Sa chronique passe sous silence les intérêts particuliers qui dévièrent la Quatrième Croisade vers Constantinople (ceux de Boniface et ceux de Venise, surtout, mais aussi ceux de Philippe de Souabe). On a pu y voir une réponse aux critiques qui s'abattirent, après 1204, sur les chefs d'une telle expédition. Le texte constitue, en tout cas, un témoignage (oculaire) de la plus grande importance, de la plume d'un ambassadeur réputé et d'un grand capitaine, sur la plus insolite des croisades médiévales. Le style du récit est fort sobre, dépouillé, sans amplification rhétorique et très objectif. L'auteur n'y dissimule ni son admiration pour le Doge de Venise Henri Dandolo, ni son mépris pour les Grecs, qu'il qualifie de déloyaux et d'infidèles.

* «La Conquête de Constantinople», de Robert de Clari (traduction en français moderne par Jean Dufournet, in *Croisades et pèlerinages* édité par Danielle Régner-Bohler et Robert Laffont, Collection “Bouquins”, Paris, 1997, pp. 725-801). Robert de Clari fut un petit chevalier originaire du diocèse d’Amiens et qui accompagna Pierre d’Amiens, dont il était vassal, intégrant le contingent picard de la Quatrième Croisade. On sait peu de chose du rôle qu’il joua dans l’expédition, mais il paraît certain qu’il revint chez lui, rapportant des reliques prises à Constantinople et qu’il déposa à l’abbaye de Corbie. Il acheva son récit en 1216. Son récit, passablement déprécié par les historiens, complète celui de Villehardouin, dans la mesure où Robert de Clari se fait l’écho des intérêts et des réactions des petits et des humbles chevaliers croisés qui, comme lui, participèrent à cette étrange expédition à Constantinople. Sa chronique (qui, comme celle de Villehardouin, est un chef-d’œuvre de la prose française) fournit de précieuses informations, surtout sur le quotidien des croisés, leurs émerveillements et leurs misères, et aussi sur la façon dont ils étaient maltraités par les grands seigneurs qui commandaient l’expédition... Dans cette édition, Jean Dufournet utilise un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Copenhague, parvenant ainsi à introduire quelques corrections dans l’édition classique due à Philippe Lauer (Paris, Champion, 1924).

Subsidiairement, dans le souci de comparer mes sources avec la perspective musulmane des événements – et dans les limites imposées par mon ignorance de l’arabe – j’ai également eu recours à une belle collection où sont réunis un bon nombre des extraits les plus significatifs des meilleurs récits arabes sur les croisades en Syrie-Palestine, intitulée *Chroniques Arabes des Croisades* (textes recueillis et présentés par Francesco Gabrieli, traduits de l’italien par Viviana Pâques, Sindbad, Actes Sud, 1996 – édition française originale: 1977). Rappelons que les sources arabes sur les croisades peuvent être divisées en quatre types: i) histoires générales du monde musulman (comme celles de Ibn al-Athîr, Sibî Ibn al-Jawzî ou Ibn al-Furât); ii) histoires de villes ou de provinces (comme celles de Ibn al-Qalânîsî ou de Kâmal al-Dîn sur la Syrie du Nord et la Mésopotamie); iii) histoires centrées sur une dynastie et sur une région (v. Ibn Wasil ou Maqrîzî), voire purement dynastiques (v. la compilation de Abû Shama); iv) et des écrits

essentiellement biographiques (comme ceux de Bahâ'ad-Dîn et 'Imâd ad-Dîn sur Saladin, ou l'autobiographie de Usama). En termes généraux, les sources arabes sur les croisades se distinguent par leur diversité, par leur grande hostilité aux "Franj" envahisseurs et par l'accent mis sur les aspects militaires. Ils s'attardent peu à l'observation de l'Occident et des occidentaux, se montrant plus soucieux de mettre en relief la résistance musulmane et d'exalter les paladins de la réunification (Zênguides, Ayyûbides, Mamlûks), en particulier Saladin. Le niveau moyen des historiens arabes des Croisades est supérieur à celui des chroniqueurs occidentaux, du fait de leur plus grande expérience et d'une conscience professionnelle plus scrupuleuse. Le plus notable des historiens arabes des Croisades fut Ibn al-Athîr. En matière d'éditions occidentales de récits arabes des Croisades, il convient de distinguer: Reinaud, *Chroniques Arabes* (Paris, 1829) et la célèbre collection «Historiens Orientaux», insérée dans le grand *Recueil des Historiens des Croisades*, publié dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, sous les auspices de l'«Académie des Inscriptions et Belles-Lettres».

Disons, en manière de synthèse, que j'ai étudié neuf sources narratives, en diverses langues (latin, portugais médiéval et moderne, français médiéval et moderne, anglais) qui m'ont éclairé dans l'étude de huit grandes opérations de siège conduites (avec des méthodes et des résultats divers) par les armées croisées, à l'ouest et à l'est, entre les années 1097 et 1204:

- * Nicée (des 6/14 mai au 19 juin 1097);
- * Antioche (des 20/21 octobre 1097 au 3 juin 1098)⁴;
- * Maarat (du 27 novembre au 12 décembre 1098);
- * Jérusalem (du 7 juin au 15 juillet 1099);
- * Lisbonne (du 1^{er} juillet au 21 octobre 1147);
- * Silves (des 20/29 juillet au 1^{er} septembre 1189);
- * Constantinople (du 6 au 17 juillet 1203);
- * Constantinople (du 8 au 12 avril 1204).

⁴ Au cercle des croisés succéda immédiatement un autre cercle, par une armée de secours commandée par l'émir turc de Mossoul, Kerbogha, entre les 4 ou 5 juin et le 28 juin 1098.

En complément, j'ai pris également en considération quelques opérations de moindre envergure, mais intéressantes cependant du point de vue militaire, et entre lesquelles je détache les sièges d'Arqa (du 14 février au 13 mai 1099) et de Zara (novembre 1202).

C'est du résultat de cette recherche – complétée par la consultation d'environ deux dizaines et demie de livres et d'articles internationaux de la spécialité, pour la plupart récents et dont la liste se trouve, ci-après, *in fine* – que je rendrai compte dans la “leçon de synthèse” que je vais maintenant présenter. Cette étude commencera par quelques considérations propédeutiques autour de l'art militaire médiéval et sur la grande aventure des croisades. Nous entrerons ensuite dans le thème proprement dit, avec un premier ensemble de références touchant la préparation des opérations de siège par les croisés, notamment en ce qui regarde l'installation du siège et le ravitaillement qu'il était nécessaire d'assurer pour le soutenir. Suivra une description détaillée et systématique des principales méthodes d'assaut contre une place fortifiée, avec l'énonciation de tous les types de machines utilisées par les croisés et des divers procédés techniques (échelles, tours, béliers, tortues, engins de lancement de pierres, etc.) sans oublier le recours aux souterrains, aux mines et aux stratagèmes de toute nature, qui parfois obtenaient à eux seuls des effets que toute la machinerie environnante était impuissante à produire. Ceci posé, j'analyserai la poliorcétique des Croisades du point de vue des défenseurs, en cherchant à reconnaître les procédés utilisés pour résister à des sièges longs et durs, les méthodes et les ressources techniques mises en oeuvre pour neutraliser les assauts de l'ennemi, les dispositifs de contre-attaque qui pouvaient être actionnés et les diverses formes d'articulation avec d'éventuelles armées se portant au secours de la place assiégée. Sur ce point, je tiendrai compte du problème (central) de la résistance à la faim, à la maladie, aux blessures. Suivra une analyse succincte du cadre de négociations où finissaient par déboucher nombre des opérations de siège durant les Croisades, cadre complété par une référence à la question des prisonniers, des rançons et du butin qui était – la plupart des fois de façon cruelle – recueilli par les chrétiens sur le théâtre des opérations. Enfin, je passerai aux conclusions, que je n'hésiterai pas à mettre en relief dans un travail comportant les caractéristiques mentionnées plus haut.

D'abord, pour analyser la relation existant entre les moyens défensifs et offensifs disponibles à l'époque, de même que la durée moyenne des opérations de siège entreprises par les croisés, et les pertes humaines qu'elles entraînaient; puis, afin d'évaluer les niveaux d'efficacité des divers procédés de siège et la manière dont ils évoluèrent au long de la période considérée; pour terminer, en vue de procéder à une analyse comparative des techniques poliorcétiques utilisées entre Lisbonne et Jérusalem, tant par les armées chrétiennes que par leurs adversaires.

1. INTRODUCTION

1.1. L'art militaire au Moyen Âge:

Il s'agit ici d'attirer l'attention sur quatre caractéristiques cruciales de la guerre médiévale (fin XI^{ème} – début XIII^{ème} siècles):

- i) elle était pratiquée par des armées non-permanentes et, partant, non-professionnelles, recrutées *ad hoc* pour telle ou telle campagne militaire, généralement pour des périodes de temps limitées, à la fin desquelles les guerriers pouvaient retourner chez eux.
- ii) les batailles rangées étaient relativement rares au Moyen Âge: généralement, le plus faible avait tendance soit à s'abriter derrière des murailles (urbaines ou non) puissantes, instinct que quelques auteurs qualifient de "réflexe obsidionnel", soit à pratiquer une "guerre guerrière", autrement dit une guérilla, avec ses opérations de dévastation, ses coups de mains fulgurants, ses surprises, souvent à la faveur de la nuit, où l'adversaire n'avait même pas le temps de réagir et de riposter (F. García Fitz, 1998: esp. 59-170);
- iii) la guerre médiévale, parce qu'elle était généralement faite à cheval et dépendait donc des pâturages, constituait une activité saisonnière, surtout pratiquée entre les premiers jours de mars et la mi-octobre; en dehors de ce calendrier, les armées médiévales éprouvaient de grandes difficultés à se déployer, par suite du terrible problème du ravitaillement et du déplacement des troupes, en particulier lorsqu'il

s'agissait d'armées très nombreuses (c'était le cas des armées de croisés).

- iv) durant la période considérée (1097-1204) nous sommes encore loin de l'utilisation des armes à feu (même collectives), la lourde machinerie de siège reposant surtout sur des engins à traction humaine, ce qui facilitait beaucoup la tâche des défenseurs (J. G. Monteiro, 1998: *passim*).

1.2. La grande aventure des croisades:

Il vaut la peine de résumer ici cinq idées principales:

- i) les Croisades en Syrie-Palestine ont été l'un des plus importants reflets de la croissance économique et démographique de l'Occident aux débuts du Bas Moyen Âge; elles n'auraient jamais été possibles un ou deux siècles auparavant, ni, plus tard, au cours du tragique XIV^{ème} siècle;
- ii) les Croisades ne doivent pas être vues comme une réponse de la chrétienté occidentale à l'appel des chrétiens d'Orient, alarmés par la progression des Turcs sur le territoire de l'Empire Byzantin (M. Balard, 1988: 11); elles résultent avant tout de l'initiative de l'Eglise (Pape Urbain II, Concile de Clermont, novembre 1095) et doivent être comprises dans le contexte de la réforme grégorienne, c'est-à-dire de l'effort de l'Eglise pour récupérer l'initiative et la direction dans la conduite des destinées de la société féodale; aux principes de la Paix de Dieu et des Trêves de Dieu, proclamés dans les décennies antérieures, l'Eglise Catholique faisait succéder, à la fin du XI^{ème} siècle, une immense campagne visant à canaliser vers la Terre Sainte l'énergie destructrice de la chevalerie féodale, concevant un nouveau type de guerrier – le *miles Christi* – dans le code de conduite duquel la chevalerie se réconciliait avec Dieu et entraînait, enfin, dans la voie du salut (F. García Fitz, 2003: 166-194);
- iii) les "pèlerinages en armes" que représentaient les Croisades se déroulaient dans des décors très divers, de la Terre Sainte à la péninsule

Ibérique, passant par la Baltique et par le *Midi*; toutefois, les Croisades les plus nobles et les plus célébrées furent celles qui visèrent à la libération des lieux saints de Jérusalem, le “territoire du Christ”;

- iv) les huit grandes Croisades en Orient eurent lieu entre 1096 et 1270; de celles-ci, seule la Première (1096-1099) peut être considérée comme un véritable succès, ayant conduit à la formation des quatre grands Etats Latins en Orient: le comté d’Edesse, la principauté d’Antioche, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem (Cl. Gauvard, 1994; J. Richard, 1996; J. Riley-Smith, 1996; T. F. Madden, 1999). En 1291, la chute de la forteresse côtière de Saint-Jean-d’Acre symbolisa la perte définitive de ce qui restait de ces territoires. Jusqu’à cette date, la défense en avait été assurée surtout par les chevaliers des Ordres Militaires du Temple et de l’Hôpital, fondés au Proche-Orient, précisément dans le contexte du mouvement croisé, et alimentés (en hommes et en biens) par un réseau de commanderies stratégiquement distribuées entre les divers royaumes de l’Occident européen;
- v) le bilan final des Croisades est, encore aujourd’hui, très difficile à dresser. Si d’un côté, elles stimulèrent les contacts entre l’Occident et l’Orient, lançant des semences importantes au plan économique, culturel et religieux, de l’autre, elles le firent par la pire des voies: celle de la guerre, de l’intolérance, du fanatisme religieux, ouvrant ainsi de très profondes blessures qui sont loin d’être cicatrisées et qui, par là même, nous aident à comprendre quelques-uns des problèmes les plus complexes du monde contemporain (M. Balard, 1988: 13-14).

2. PRÉPARER LE SIÈGE

2.1. Installation (et dispute des faubourgs):

Le premier, et l’un des plus importants, mouvement de l’armée attaquante consiste à mettre adéquatement le siège à l’adversaire. Dans ce processus, il y avait au moins cinq règles à respecter, et dont les chefs croisés tenaient

certainement compte (en se basant sur les informations des éclaireurs) avant de déterminer les lieux exacts où chaque secteur de l'armée établirait ses limites:

- i) contrôler le territoire environnant, créant une zone tampon pour isoler complètement les assiégés et les laisser le plus possible livrés à eux-mêmes;
- ii) bloquer les sorties de portes, les ponts et les lieux d'accès à l'eau existant éventuellement à l'extérieur des fortifications;
- iii) couvrir le plus possible le périmètre de la place assiégée, sans cependant tomber dans l'erreur de disperser à l'excès les forces disponibles, parce que ceci les rendrait vulnérables à d'éventuelles sorties (surtout nocturnes) de l'adversaire. A Antioche (Fig. 2), ce n'est qu'après sept mois que l'armée croisée parvint à bloquer presque complètement la place (sauf du côté est, où il y avait de la montagne: le Mont Silpius). Des mois avant, à Nicée (mai-juin 1097: Fig. 1) c'est l'arrivée des bateaux envoyés par le *basileus* Alexis I^{er} Comnène qui avait permis d'achever le blocus de la place à l'ouest, assurant ainsi le contrôle du Lac Askanian (qui avait environ 40 kilomètres de long) et obligeant les assiégés à défendre le double du périmètre fortifié (et leur coupant, de surcroît, la ligne de ravitaillement). Plus tard, à Jérusalem, lorsqu'ils lancèrent leur première attaque (celle du 13 juillet), les croisés ne bloquaient que 200 à 300 mètres de la muraille sud (Comte de Toulouse) et près de 600 mètres (c'est-à-dire moins de la moitié) de la façade nord (Godeffroy de Bouillon, Tancrede, Robert de Normandie et Robert de Flandres): J. France, 1994: 339;
- iv) installer le campement à proximité des murailles ennemies, mais non pas au point d'être trop atteints par le tir (d'arbalète, d'arc ou d'engins de jet) de la garnison assiégée; à moins qu'il n'y eût pas d'alternative, comme il arriva au Comte de Toulouse à Jérusalem (Fig. 3): entre le campement provençal près de l'église de Sainte Marie du Mont Sion et la muraille méridionale, il n'y avait guère que 50 mètres, tandis que seuls quelque 160 mètres étaient accessibles à l'attaque, dominé par la Porte de Sion (J. France, 1994: 340 et 353);

- v) occuper rapidement les faubourgs (dans les cas où il en existait), acculant l'ennemi dans le "noyau dur" de la fortification et s'appropriant de ses vivres (sans les détruire). C'est ce qui se produisit à Lisbonne, dès les premiers jours de l'attaque.

Subsidiairement, il était utile d'installer (en profitant des points élevés ou en construisant des tours à cet effet) des postes d'observation, pour contrôler les mouvements de la garnison assiégée et l'arrivée d'éventuelles armées de secours (voir Antioche); dans ce dernier cas, il pouvait être avisé de procéder à une fortification du camp. L'installation adéquate d'un siège devait aussi disposer de bonnes infrastructures de survie pour les assiégeants (qui du point de vue logistique étaient en désavantage flagrant par rapport à leurs adversaires). Durant l'hiver de 1097-1098, à Antioche, les croisés souffrirent beaucoup de la pluie et du froid; et en 1099, à Jérusalem, les chrétiens eurent à subir la soif, le vent, la poussière et la chaleur. Lors d'un siège, les assaillants n'étaient pas soumis à moindre épreuve que les assiégés!

2.2. Ravitaillement:

Surtout dans le cas de grands effectifs (et l'armée de la Première Croisade paraît avoir oscillé entre les 50.000 et les 20.000 hommes: cf. J. France, 1994: 142), il était essentiel de veiller à la question du ravitaillement des troupes, du personnel auxiliaire et des montures. Première règle: ne pas commencer l'opération sans vivres garantis pour les premières semaines d'activités; pour cela, il convenait de mettre la main sur tous les types de ressources que fournissait la région environnante et que pouvaient receler les faubourgs, privant par la même occasion les assiégés d'aliments précieux [comme il arriva à Lisbonne, en 1147: selon les informations du chroniqueur Raul (ch. 13, pp. 104-105), les croisés trouvèrent dans le faubourg, dans des réservoirs éventrés au flanc de la colline, quelque cent mille charges de blé, de maïs, d'orge et de légumes, que Matthew Bennett (2001: 79) évalue à presque trois quarts de million de boisseaux de blé]. Deuxième règle: rationner d'une main de fer la distribution des aliments dès le premier jour,

sans quoi on courait le risque d'amorcer l'opération dans un état de pléthore alimentaire, quittes plus tard, au cas où le siège se prolongerait dans l'hiver, à tout laisser perdre (c'est presque justement ce qui se passa à Antioche, en 1097-98). Troisième règle: en cas de pénurie d'aliments, il devenait nécessaire d'aller aux fourrages dans les alentours; or, ceci était toujours l'occasion pour l'ennemi de tendre de terribles embuscades, aussi de telles missions devaient-elles être convenablement montées et les fourrageurs accompagnés par de fortes escortes. Il faut rappeler que la pénurie d'aliments (ou d'eau: cas de Jérusalem) était la cause de dures souffrances pour les assiégés pas moins que pour les assiégeants: on connaît les actes de cannibalisme entraînés par le désespoir des croisés à Maarat (avec le consentement des chefs et une certaine compréhension des chroniqueurs)⁵, ainsi que les "aliments" ingérés par eux à Antioche (tiges de fève, herbes, chardons cuits, chevaux, ânes, chameaux, chiens, peaux de tous ces animaux, rats et semences jetées aux ordures, etc.)⁶. Dans les premières grandes opérations de

⁵ Selon les mots de l'Anonyme (pp. 136-137): "Les Francs s'attardèrent à Marrat un mois et quatre jours. (...) il y eut là des nôtres qui manquèrent du nécessaire tant à cause de la longueur de la halte que de la contrainte de la faim. Au-dehors de la ville, en effet, ils n'avaient rien trouvé à prendre. Alors, ils ouvraient les cadavres, parce que, dans leurs ventres, on trouvait des besants cachés. Ou bien, ils en découpaient la chair en morceaux, et ils la faisaient cuire pour la manger". Rappelons que ces scènes eurent lieu entre la mi-décembre 1098 et la mi-janvier 1099, aussitôt après le siège et dans une époque spécialement difficile pour le ravitaillement d'une armée aussi nombreuse. Foucher de Chartres, de son côté, raconte que, déjà durant le cercle (du 27 novembre au 12 décembre 1098), «les nôtres eurent à supporter tous les maux de la faim. Je ne peux répéter sans horreur comment de nombreux nôtres, transportés de rage par l'excès de besoin, coupèrent un ou deux morceaux des fesses d'un Sarrazin mort et, prenant à peine le temps de les cuire, les déchirèrent de leurs dents cruelles. Ainsi ceux qui assiégeaient souffraient-ils plus que les assiégés» (ch. XVI, p. 63 – traduction de l'auteur, depuis la version portugaise de la chronique de Foucher de Chartres).

⁶ L'Anonyme explique que, avant le Noël 1097, les aliments (y compris le blé) avaient déjà enchéri, situation dont profitèrent les Arméniens et les Syriens des montagnes voisines d'Antioche, spéculant sur le campement chrétien, où la faim était immense: "Ils vendaient la charge d'un seul âne huit hyperpères, ce qui équivalait à cent vingt deniers" (p. 76). De nombreux chrétiens mouraient de faim faute de moyens pour acheter des aliments à de tels prix, et moins de mille chevaliers croisés réussissaient à maintenir leurs montures dans des conditions raisonnables.

siège de l'armée de la Première Croisade (à Nicée et à Antioche), l'appui garanti par la flotte byzantine qui accompagnait à distance l'opération se révéla essentiel (aussi bien en fait de vivres que de munitions et de matières premières pour la fabrication des engins), la même chose eut lieu lorsqu'une demi-douzaine de galères italiennes, conduites par Guillaume et par Primo Embriaco, accostèrent témérairement à Jaffa durant l'été 1099, à temps pour fournir à l'armée croisée qui assiégeait déjà Jérusalem les aliments, le bois, les outils et même les ingénieurs indispensables à la conquête de la place⁷. Notons qu'un bon ravitaillement en eau était également important pour éteindre les feux que l'ennemi ne cessait de lancer sur les engins de siège, tous fabriqués en bois.

⁷ John Pryor (2001: *passim*) explique pour quel motif il était impossible aux galères de faire des parcours supérieurs à cinq jours consécutifs sans entrer dans un port (l'équivalent de 400 Km): c'était dû à la nécessité du ravitaillement en eau (chaque galère de 150 hommes de la Première Croisade avait besoin de 1200 litres par jour, c'est-à-dire une moyenne de 8 litres par homme). A cause de l'excès de poids, il était impossible d'emmagasiner plus de 7500 à 8000 litres d'eau dans ces galères (en pratique, 6000 litres d'eau et 1200 litres de barils, qui eux aussi pesaient lourd...), ce qui obligeait la flotte italienne (12 galères de guerre et 1 de transport) qui était partie en 1097 à faire des escales (assez prolongées) tous les cinq jours. Or, au sud de Tripoli, la côte était entre les mains des Fatimides, qui avaient plus de 70 navires de guerre et diverses bases navales (Le Caire, Alexandrie, Damiette, Tunis). Au sud de Tripoli, les galères italiennes n'auraient pas eu la possibilité de se ravitailler en eau, à moins de s'emparer de ports ou forçant l'entrée dans les fleuves (ce qui était d'autant plus difficile que les rares fleuves débouchaient dans la mer à l'abri de ports bien murés – ex: le Litani, à Tyr). Ainsi, les six galères génoises qui abordèrent à Jaffa le 17 juin 1099, sous le commandement de Guillaume et Primo Embriaco, montrèrent une folle audace, naviguant 200 miles (environ 320 Km) à partir de la ligne Chypre-Tripoli jusqu'à Jaffa, au long d'une côte contrôlée par l'ennemi et par delà la limite de son rayon de déplacement et également du point de retour possible (compte tenu également du fait que les vents prédominants étaient contraires à ce retour). Heureusement, ils trouvèrent Jaffa déserte, ce dont ils n'avaient pu être informés préalablement. Au fond, il s'agit de "faire passer une petite escadre chargée de matériaux pour l'assaut à Jérusalem dans le sens nord-sud, à travers les lignes navales fatimides, en espérant trouver un lieu où accoster" (Pryor, 2001: 28)!

3. LA GRANDE OFFENSIVE

3.1. Comment arriver aux murailles – dépasser les fossés:

Dans les cas où les places assiégées disposaient de larges fossés, avec ou sans eau (ex: Jérusalem-1099, Silves-1189), il était essentiel de combler les fosses au préalable pour pouvoir ensuite rapprocher du siège les engins lourds (comme les tours ou les béliers). C'était là une opération lente (le Comte de Toulouse y mit trois jours et trois nuits, à Jérusalem), effectuée avec tous les types de matériaux (pierres, branchages, terre, broussaille, ordures diverses) et dangereuse à réaliser, à cause de l'exposition au tir venu de la garnison assiégée (pour cette raison, le Comte de Toulouse rémunérait ses hommes en moyenne un denier pour trois pierres transportées jusqu'au fossé: Anonyme, p. 150). Quelques-uns de ces fossés (celui de Silves, par exemple) avaient une pente fort raide et atteignaient parfois plus de vingt mètres de large et de profondeur⁸.

3.2. Lancer les échelles aux murs:

La montée aux murs au moyen d'échelles de bois fabriquées *in loco* (à Jérusalem il y fallut sept jours) était la plus traditionnelle des techniques de siège utilisées par les croisés. Souvent, le siège commençait par là. Ce n'est qu'en cas d'échec de ce procédé que l'on passait à la fabrication de matériel lourd (tours, béliers, machines à lancer des pierres, etc.) Mais il était rare de tenter une escalade à l'aide d'une seule échelle, les croisés arrivant 'un à un' au sommet des murailles et devenant la proie facile de la garnison. Foucher de Chartres (ch. XVIII, p. 69) regarde l'escalade au moyen d'un trop petit nombre d'échelles comme la principale cause de

⁸ A Tortosa, au siège de 1148, les croisés eurent à remplir un fossé de 43 mètres de large et 32 mètres de profondeur (J. France, 1999: 118)...

l'échec du premier assaut croisé contre Jérusalem. En outre, les échelles ne pouvaient supporter de nombreux guerriers à la fois et cédaient sous l'excès de poids (on compte de nombreux exemples d'un tel accident, notamment à Antioche). Par conséquent, l'idéal était de réussir à adosser à un mur plusieurs échelles, séparées les unes des autres par une courte distance, permettant à un nombre suffisant de croisés de monter ensemble aux créneaux. Même ainsi, dans la plupart des cas, cette technique ne donnait rien contre une garnison en alerte et disposée à lutter. Et les "escaladeurs", désorientés, finissaient par se précipiter dans le vide, sous la pluie de 'gâteries' venus d'en haut (ex: Maarat). Pour ce motif, l'utilisation des échelles était souvent associée au recours à d'autres techniques d'assaut; singulièrement aux tours de bois, comme il arriva à Jérusalem; ou à la projection de pierres catapultées à partir des navires, comme ce fut le cas à Zara ou à Constantinople (en 1203 et, à nouveau, en 1204)⁹.

3.3. Fabrication et utilisation de tours:

Une des ressources les plus spectaculaires utilisées au cours des sièges consistait dans la fabrication de grandes tours de bois, parfois montées sur roues ou sur des cylindres de bois préalablement huilés, pouvant être rapprochées des murailles. Il était essentiel que ces tours fussent au moins aussi hautes que les murailles assiégées, condition qui explique qu'elles aient pu s'élever jusqu'à vingt mètres de haut (à Lisbonne, on en construisit deux ou davantage: l'une de 29 mètres et l'autre de 25: Raul: ch. 14 et 17, pp.106-107 et 114-115). Habituellement, les tours mobiles se trouvaient divisées en

⁹ Il est intéressant de noter qu'au siège de Lisbonne, selon le récit de la "Lettre de Lisbonne" (Edgington, 1996: 338), eut lieu une attaque au moyen de sept ou huit navires, opérant deux à deux, qui tentèrent de lancer quatre ponts-volants sur les murailles maritimes ("*Pontes etiam IIII in nauibus VII per quos nobis aditus super muros civitatis pateret composuimus*"). Selon le commentaire de Matthew Bennett (2001: 88), il s'agit du premier exemple connu d'utilisation par les croisés d'une technique qui serait plus tard appliquée avec succès dans les sièges de Constantinople (1203 et 1204) et de Damiette (en 1218).

trois étages au moins. A l'étage supérieur se pressaient les chevaliers munis de grosses pierres et de javelots (cf. Maarat) et qui, recourant soit à des poutres et à des madriers, soit à des troncs d'arbres, soit encore (mais seulement à partir d'une époque postérieure à la Première Croisade) à des ponts-levis dûment articulés à la tour, lançaient des passerelles par-dessus le chemin de ronde, s'ouvrant un chemin à l'intérieur de la place assiégée (cf. Jérusalem). A l'étage du milieu, se rassemblaient les archers et/ou les arbalétriers qui, tirant sans arrêt, fustigeaient la garnison, l'écartant le plus possible des murs, pour permettre à la tour d'être rapprochée des murs. A l'étage inférieur, en plus de la foule qui, haletant, poussait le monstre de bois jusqu'à l'endroit voulu, il n'était pas rare de voir surgir un bélier, destiné à ouvrir des brèches à la base de la muraille. Très souvent, les tours mobiles comportaient encore, sous leurs ailes, de vastes abris d'osier tressé, parfois montés sur roues (les *chats*, les chats "valiscos" – ou retranchés – comme ils sont désignés à Lisbonne, où prenaient place sept garçons venus de la province d'Ipswich: Raul, ch. 19, pp. 126-127), qui étaient rapprochés des murs afin que les assaillants puissent les saper avec quelque sécurité. Tant les tours que les chats étaient revêtus d'osier et de cuirs crus et humides pour résister aux pierres et au feu lancés du haut des remparts. La tour constituait un recours formidable mais onéreux et qui exigeait pour sa construction que l'on dispose de bois et de main-d'oeuvre spécialisée (charpentiers). Elle joua un rôle décisif dans les prises de Maarat (1098), Jérusalem (1099), et Lisbonne (1147). Parfois, on la déplaçait de nuit vers la position d'attaque souhaitée, de façon à éviter que les défenseurs ne renforcent ce point de surveillance de la muraille (voir la tour de Godeffroy de Bouillon, à Jérusalem: Fig. 3)¹⁰. Vu sa conception (en particulier sous l'aspect de son

¹⁰ A Lisbonne-1147 aussi, la notable tour anglo-normande commença à être rapprochée, le 20 octobre, de la Tour de l'Escrivaninha (près du fleuve), mais ensuite, les croisés ayant découvert que la garnison musulmane y avait rassemblé tous ses moyens défensifs, on la déplaça de quelque 13 bons mètres, à proximité d'une des portes qui donnaient accès au Taje (la Porte de la Mer, actuel Arco Escuro): voir Raul, ch. 19, pp. 126-127 (et la note 184 d'Aires Nascimento, p. 172). Voir encore Pedro Gomes Barbosa (2004: 75). Ajoutons qu'à

articulation avec les passerelles reliant la tour au chemin de ronde), il était convenu de ne pas l'adosser complètement à la muraille (selon Raul, à Lisbonne, lors de l'attaque décisive du 21 octobre 1147, la tour fut rapprochée jusqu'à quatre pieds, environ 1,20m, de la muraille: ch. 19, pp. 128-129); cependant, au siège de Jérusalem, les péripéties du combat ont conduit à l'adossement complet de la tour de bois à la muraille, ce qui a eu comme conséquence que le tir des engins des adversaires se mit à faire ricochet sur les défenseurs, ou bien passait par-dessus la tour (J. France, 1994: 351)! Très pesante, la tour mobile courait le risque de s'enliser au milieu de son parcours (comme il arriva à Lisbonne) et d'être incendiée par la garnison assiégée (voir Lisbonne, première tour). Dans d'autres cas, elle ne pouvait même pas être utilisée, étant donné la morphologie accidentée du terrain au point d'attaque choisi (cas d'Antioche). Elle courait encore le risque de se briser sous l'excès du poids des hommes, ainsi qu'il arriva aux gens de Godeffroy de Bouillon, au siège d'Arsuf, en 1100 (Foucher de Chartres, ch. XXX, p. 101). Un autre inconvénient était le retard dans la construction: selon la "Lettre de Lisbonne" (Edgington, 1996: 338), la fabrication de la tour anglo-normande de 25 mètres de hauteur se prolongea entre le 8 septembre et la mi-octobre 1147; les dépenses furent couvertes par le roi portugais et toute l'armée collabora à son édification, détails curieusement omis dans la narration de Raul. A Césarée (1101), les croisés se lassèrent d'attendre la fin de la construction et du montage de la tour de Bohémond (faite de mâts et de rames de bateaux et mesurant au total près de 13 mètres de haut) et finirent par effectuer l'assaut au moyen d'échelles

Lisbonne les variations de la marée finirent par compliquer beaucoup la tâche aux croisés, car ils laissaient cycliquement la tour isolée, compliquant la vie à ceux qui étaient chargés de la protéger (même de nuit, la tour disposait d'une garde de 100 chevaliers anglo-normands et de 100 portugais, appuyés par quelques archers, arbalétriers et jeunes combattants).

adossées aux murs (Foucher de Chartres, ch. XXV, p. 101). Pour toutes ces raisons, l'intervention de bons ingénieurs dans le processus de construction de ces équipements était-elle décisive (cf. Guillaume Ricau et Gaston de Béarn, à Jérusalem, et l'extraordinaire ingénieur pisan, à Lisbonne). Observons finalement que le recours aux tours de bois très élevées était un expédient utilisé dans la guerre de siège depuis au moins le IX^{ème} siècle (voir l'attaque viking sur Paris en 885-886); de telles tours n'étaient pas nécessairement mobiles, pouvant constituer de simples plateformes de tir: même à Maarat, la tour du Comte de Toulouse, bien que mobile, fut employée comme base de tir, dans l'intention de couvrir les travaux de minage et l'escalade des murs; et la tour de Godeffroy de Bouillon à Jérusalem (J. France, 1999: 117) a dû initialement servir le même objectif.

3.4. L'utilisation des béliers:

Les béliers étaient de grandes poutres de bois dont les extrémités étaient revêtues de fer, installées dans des bâtis de charpente triangulaires couvertes d'osier et de peaux humidifiées; des groupes nombreux d'hommes robustes les faisaient aller et venir contre les murailles et les tours afin d'y ouvrir des brèches d'où ils pussent retirer des pierres et s'ouvrir ainsi un chemin à l'intérieur de la place. Comme on l'a vu précédemment, l'utilisation du bélier accompagnait celle de la tour mobile. Toutefois, il pouvait entrer seul en action dans une phase préliminaire du combat. Il en alla ainsi à Jérusalem, en 1099. Le principal problème posé par cette "machine à cosser les murs" (d'où son nom) venait de son énorme poids (bien qu'elle fût parfois montée sur des rouleaux ou des roues de bois). A Jérusalem-1099, le bélier parvint à ouvrir une brèche sur un point déterminé de la muraille; mais ensuite, quand on voulut faire avancer la tour mobile vers le même endroit, il devint un obstacle presque impossible, vu son poids, à enlever. Il fallut que les croisés y mettent le feu. On assista alors à un complet renversement des rôles, la garnison fatimide s'efforçant d'éviter l'incendie du bélier à coups de seaux d'eau lancés du haut du rempart (J. France, 1994: 350)... A Silves, nous savons par le récit des croisés teutoniques que, à l'aube du 6 août 1189, on installa une machine appelée "hérisson" (*«quod ericium vocamus»*)

contre le mur de la «couraça»*, entre deux tours, dans l'intention d'y ouvrir une brèche (*"ut perfoderemus murum"*); selon la narration, la machine (un bélier, très probablement) était faite de grandes poutres couvertes de madriers neufs de navires, sur lesquels on avait entassé des couches de terre, de mortier et de bitume (*"Instrumentum (...) erat magnis lignis compactum, et novis gubernaculis navium tectum, item filtro, et terra, et cemento superductum"*). La manoeuvre, cependant, ne réussit pas: les Maures accoururent rapidement et lancèrent force étoupe, huile d'olive et feu (*"copiosam stupham lini oleum et ignem"*), avec quoi ils brûlèrent la machine, d'autant plus facilement que, très lourde, elle ne pouvait pas aisément être retirée vers l'extérieur. Un tel revers, s'il répandit la consternation dans l'armée croisée, fut au contraire applaudi bruyamment par la garnison (*"Récit de la route navale..."*, 1999, pp. 194-195).

3.5. Les *vineae* et les travaux à proximité des murailles (sape, feu aux portes, etc.):

La description des techniques antérieures a déjà suggéré qu'en chaque opération de siège on s'affairait beaucoup auprès de la base des murs: il s'agissait de petits groupes de croisés qui, de préférence couverts par des tireurs s'efforçant de "nettoyer" le plus possible les créneaux, évitaient le tir plongeant parti des membres de la garnison. De toutes les manières, ces groupes ne travaillaient pas à découvert, étant généralement protégés par des abris d'osier et de ceps de vigne tressés, les *vineae*, également connues sous le nom de *scrofae* (*suínos, porcas*), ou simplement de *tortues* ou *taupes* de guerre, semblables aux *chats* mais de moindre taille et que l'on

* «Couraça»: dispositif d'origine musulmane, caractéristique de l'architecture militaire ibérique et nord-africaine, consistant en un chemin assez étroit et muré qui, partant du rempart, conduisait à une fontaine, à la source d'une rivière ou même à une citerne existant à l'extérieur de la fortification.

tentait d'appuyer contre les murs. A l'abri de ces auvents de bois recouverts de peau de boeuf on tentait de mettre le feu aux portes, d'arracher des pierres aux murs¹¹ à l'aide de crochets de fer et de cordes pour les ébranler (Balard, 1988: 66), ou simplement pour recueillir les corps des camarades tombés. Il semble que ce soit l'existence de nombreuses brèches dans les murs (outre le percement de caves et l'installation d'engins de jet) qui décida le seigneur de Shaizar, Munquidh, à payer les croisés qui assiégeaient Acre (février-mai 1099) à poursuivre leur chemin vers le sud, renonçant ainsi à capturer la place (Ibn al-Athîr, X, 190, in F. Gabrieli, p. 32). Plus tard, le mur de l'une des tours de la «couraça» de Silves (élément décisif du siège de 1189, du fait du ravitaillement en eau) fut démonté pierre par pierre par un vaillant groupe d'hommes abrité sous une grande tortue de poutres recouvertes de cuir; à partir d'un certain moment, quelques-uns de ces combattants parvinrent à s'introduire dans la muraille, de sorte à ne pas être gênés par les projectiles qu'on leur envoyait d'en haut ("Chronique des Sept Premiers Rois du Portugal", ch. VI, pp. 158-159). De toute évidence, les *vineae* étaient des structures plus simples que les machines antérieurement décrites, ce qui explique que leur fabrication demandait moins de temps et de savoir-faire. A Lisbonne, il semble que ce soit l'équipage des navires qui fut chargé de fabriquer taupes de guerre et abris de verges tressées: "*Indictum super hec omnibus per naues ut uineas et tuguria cancellatas ex uirgis facerent*" (Raul, ch. 17, pp. 116-117).

3.6. Les attaques par air:

Au cas où la résistance de la place assiégée se révélait difficile à surmonter, et s'il y avait des matériaux (essentiellement du bois et du fer) et de la

¹¹ Il semble que, durant le siège d'Acre, en 1191, Richard *Coeur-de-lion* offrit deux besants aux croisés à son service pour chaque pierre arrachée à la Tour Maudite. L'enchère augmentera ensuite jusqu'à atteindre les quatre besants par pierre (J. Bradbury, 2002: 125)... Rappelons que cette opération prit place dans le contexte de la Troisième Croisade et que le monarque anglais put compter dans ce siège (victorieux) avec la collaboration de Philippe Auguste, roi de France, et de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem.

main-d'oeuvre en quantité suffisante pour y parvenir, on fabriquait alors de grandes machines de lancement de pierres, qui non seulement terrorisaient la garnison assiégée mais ouvraient même des brèches dans les murailles et les tours, pouvant encore détruire quelques constructions intérieures et augmenter les pertes dans la garnison. Dans la période qui nous intéresse, la plupart de ces engins (mentionnés dans nos sources de manière assez confuse, mêlant l'ancien et le moderne, par des noms divers: "*pierrière*", "*mangonne*", "*tormentis*", etc.) n'appartiennent plus au type neuroballistique (fonctionnant par torsion de cordes, à la manière de l'*onager* hérité de l'époque romaine) mais surtout au type "trébuchet à traction humaine", dispositif originaire de la Chine et qui doit avoir été transmis à l'Europe au IX^{ème} siècle, à travers le monde arabe (J. France, 1999: 119). Ces machines étaient constituées de poutres placées en axe entre deux poteaux, dans le cadre d'une armature triangulaire, fabriquée en bois. L'abaissement de l'une des extrémités de la poutre entraînait la brusque remontée de l'autre qui projetait dans l'air, selon une trajectoire parabolique, un missile préalablement logé dans une cavité (cuilleron) ou dans une fronde placée à la pointe. Jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle ou au début du XIII^{ème} siècle, l'abaissement de l'extrémité (toujours la partie la plus courte, dans une proportion de 1 pour 5) de la poutre se faisait à grand renfort de bras humains, ce qui explique que l'on parle dans ce cas de "trébuchet à traction humaine" (Fig. 5). Ce sont, semble-t-il, des engins de cette nature qui furent employés à Nicée, à Antioche, à Jérusalem, à Lisbonne, à Silves et même, probablement, à Constantinople. Leur portée n'était pas grande: ils lançaient des boulets de pierre d'environ 10 à 20 kg jusqu'à 100 mètres de distance, la démolition d'une muraille demandant ainsi un temps considérable¹². Pour cette raison, les machines se trouvaient maintes fois installées de mode à

¹² Cette estimation se fonde sur l'exemplaire existant au château gallois de Caerphilly, et qui paraît avoir une taille semblable à celle des trébuchets à traction qui sont représentés dans la "Bible de Maciejowski" (J. France, 1999: 119-120).

viser les sommets des murs et des tours (c'est-à-dire les merlons, les hourds, les bretèches), qui représentaient des éléments plus vulnérables; mais, dans ce cas, elles voyaient leur portée réduite à 50 ou 60 mètres (à moins d'être montées au haut d'une tour ou sur un tertre), ce qui obligeait à les installer à une distance dangereusement courte des murailles, les exposant de ce fait au tir et au feu des défenseurs. Le récit de Raul sur la conquête de Lisbonne, en 1147, nous fournit des indications intéressantes au sujet de l'utilisation de ce qu'il appelle "*due funde Balearice*" (littéralement "deux frondes balléaires", mais qui me semblent être, en réalité, deux trébuchets à traction humaine): le clerc anglo-normand explique qu'on en installa un au bord du fleuve, les marins étant chargés de l'actionner, alors que l'autre fut placé auprès de la Porte de Fer, sous la responsabilité des chevaliers et de ceux qui les accompagnaient; les manoeuvres étaient organisés en groupes de 100, et dès que retentissait le signal, les cent premiers se retiraient pour laisser les cent autres prendre la relève; de cette façon, il fut possible en dix heures de tirer 5.000 pierres, ce qui éprouva beaucoup les adversaires (Raul: ch. 27, pp. 114-115). Même si le nombre total de pierres correspond à l'ensemble de l'action des deux engins (2.500 lancements pour chacun, environ 4 par minute en moyenne), il est presque certain que le chroniqueur a exagéré dans ses comptes (voir également M. Bennett, 2001: 79; et P. Barbosa, 2004: 73)¹³.

¹³ Curieusement, la "Lettre de Lisbonne" ne se réfère jamais à un tel bombardement lourd, ne faisant allusion qu'à l'utilisation de "magnellis" ou "mangnellis" (sans doute pour "mangonella", diminutif probable de "mangana"), mais de la part de la garnison musulmane (cf. Edgington, 1996: 338). Pour plus d'approfondissements sur la problématique des machines de lancement de pierres utilisées par les armées chrétiennes dans la guerre de siège du XII^{ème} siècle, on se reportera à: Randall Rogers, *Latin Siege Warfare in the Twelfth Century*, Oxford, 1992 (surtout l'Appendice III: "The Problem of Artillery", pp. 245-273). Sur des reproductions modernes de trébuchets, voir Peter Vemming Hansen, «Reconstructing a Medieval Trebuchet», in *Military Illustrated*, n.° 27, 1990, pp. 9-16; et Paul E. Chevedden et al., «The Trebuchet», in *Scientific American*, juillet 1997, pp. 58-63.

Après la fin du XII^{ème} siècle-débuts du XIII^{ème}, commencèrent à apparaître les “trébuchets à contrepoids” (les célèbres «trabuchetum», «tribok» ou «trabocco») où l’abaissement de l’extrémité la plus courte de la poutre était produit par la libération mécanique (et donc beaucoup plus précise) d’une boîte de poids massifs, libération entravée jusqu’au dernier instant par un système de levier et de manivelle. Ce système (plus lourd et plus filable) renforçait notablement la puissance des trébuchets (qui réussirent dès lors à projeter des missiles de 50 kg, ou davantage, à bien plus de 100 mètres de distance), comme le montrent les aventures (et mésaventures) de Simon de Monfort dans la Croisade des Albigeois, au cours des années 1210. L’emploi d’engins de lancement de pierres fut décisif dans la prise de Zara (1202) et de Constantinople (1203 et 1204) par les croisés, avec cette particularité, dans les deux cas, que les machines étaient montées à bord de navires vénitiens et que leur action fut combinée à l’adossement de quantité d’échelles aux murailles de la ville (Villehardouin, ch. XXXV, LI et LII; n.º 172, 232 et 237; pp. 74, 94 et 96)! Dans tous les cas, il faut observer les limitations de ces engins de jet, dont il était difficile de calculer la portée de façon précise et, surtout, d’ajuster rapidement le tir aux changements de décor que comportait toute opération de siège. Il n’était pas non plus facile de trouver les pierres les plus adéquates à ce type d’engins (elles ne devaient pas pouvoir se casser), ce qui fait que bon nombre de chefs croisés (comme Richard *Coeur-de-lion*) les transportaient volontiers avec eux (ce qui impressionna beaucoup les leaders musulmans, tel Saladin: siège de Richard *Coeur-de-lion* à Acre, en 1191). A cause du risque des sorties nocturnes et des matériaux inflammables lancés par les garnisons assiégées, les machines à lancer des pierres fabriquées par les croisés devaient être protégées par des revêtements adéquats.

3.7. Solutions souterraines:

Une autre technique très employée dans la guerre de siège pratiquée dans les quatre premières croisades consistait à creuser des caves ou des mines. Il s’agissait là de longues et profondes excavations, autant que possible dissimulées et, pour cela même, entreprises en des endroits occultés au

moyen de tentes ou d'autres dispositifs, et dont l'objectif était: ou bien d'atteindre la base des murs, de la saper et de l'étayer provisoirement par des structures précaires de bois, auxquelles on mettait ensuite le feu, provoquant l'effondrement d'une partie du mur; ou bien (plus rarement) de pénétrer par-dessous le sol à l'intérieur de la place assiégée. Pour que cette technique soit possible à appliquer, il convenait que le terrain ne soit pas trop rocheux; à Antioche et à Jérusalem, par exemple, cette ressource ne fut pas utilisée, au contraire de ce qui se passa à Lisbonne et à Silves, où elle constitua un facteur décisif dans la conquête de la ville, grâce au minage de la tour d'une «couraça» qui garantissait le ravitaillement en eau à la garnison (malgré la présence d'un fossé profond qu'il fallut traverser). A Constantinople non plus, pour des raisons évidentes ("Corne d'Or" du Bosphore et Mer de Marmara tout autour), il ne fut possible de procéder à aucun travail d'excavation. Habituellement, de façon à prévenir l'affaissement des galeries durant leur percement, les sapeurs les étayaient avec du bois pour soutenir le poids du toit (cf. Silves). Au cas où elles seraient découvertes par l'ennemi, qui creusait à cet effet des contre-mines (Fig. 4), ils leur fallait être prêts à se battre dans les caves (cf. Silves), ou bien, dans la nécessité d'abandonner le tunnel, à recommencer ailleurs l'excavation, de la manière plus discrète et la plus silencieuse possible (voir Lisbonne). C'était là un travail ingrat et lent qui cependant épouvantait les adversaires (comme il arriva à Silves). Une des difficultés principales consistait à faire coïncider l'effondrement d'un pan de mur avec une "période utile" de combat: par exemple, si le mur tombait de nuit, comme ce fut le cas à Nicée ou à Lisbonne, le travail courait le risque d'avoir été vain, l'adversaire en profitant pour réparer le rempart, ou pour, à tout le moins, colmater la brèche avec tous les matériaux qu'il avait sous la main (cf. *infra*: 4.2). Malgré tout, la technique devait être rentable car dans des assauts comme celui de Lisbonne, et en dépit de l'échec de quelques minages antérieurs, nous avons vu les croisés rhénans et flamands creuser, au long d'un mois, une magnifique cave à cinq entrées principales et de quelque 40 coudées (environ 26 m) de large à l'avant ("*opus admirabile dictu habens aditus quinque, continuatum uero infra XL cubitorum latitudinis a fronte, quod infra mensem consummauerunt*"). De ce travail, la muraille se trouvant minée et remplie de bois prêt à être incendié, allait résulter du reste, dans la nuit de

la fête de St. Gal (16 octobre), la chute d'un pan de presque 20 mètres de mur (Raul: ch. 17, pp. 114-115), ou même plus (la "Lettre de Lisbonne" parle de 200 pieds, 60 mètres environ – Edgington, 1996: 338-339). L'effondrement eut lieu de nuit, les croisés étant réveillés par le vacarme causé par la chute du mur ("*Nostri de tanta ruina expergefacti somno*": *ibid*, p. 339), d'où l'on peut conclure (comme le remarque avec justesse Aires Nascimento, 2001: 170, nt. 153) que l'éboulement n'était pas prévu pour ce moment exact, survenant en dehors des heures du jour; ce qui n'empêcha ni les assiégeants ni les assiégés d'accourir aussitôt sur les lieux, pour se livrer un combat féroce jusqu'à la 1^{ère} heure [canoniale] du jour (Raul: ch. 17, pp. 116-117), ou (selon la "Lettre de Lisbonne" – Edgington: 339), dès le milieu de la nuit jusqu'à la 9^{ème} heure (c.15h00)! Selon le récit de Raul, les croisés flamands et rhénans, considérant que cette opération les concernait seuls, détournèrent les croisés anglo-normands de les aider et de les relever, leur criant d'attaquer sur d'autres points du mur, avec leurs propres machines. On devine ainsi les divisions internes qui accompagnaient toujours les armées croisées et qui si souvent firent avorter les opérations qu'elles entreprenaient. Il est probable qu'à l'origine de cet incident particulier on trouve la conviction chez les croisés flamands et rhénans que leur redoutable mine serait la clef du succès et ferait rejaillir sur eux la plus grande part de la gloire d'avoir conquis la ville, avec les gras profits qui en résulteraient...

3.8. La guerre psychologique:

Mais les mines n'étaient pas le seul moyen de terroriser la garnison assiégée. Avant et durant les opérations de siège, les armées chrétiennes ne se privaient pas d'exécuter, cruellement et sous les yeux de tous, les adversaires capturés sur le théâtre de guerre ou au cours d'opérations dans les alentours, les décapitant (comme à Antioche) et exhibant les têtes empalées sur la pointe des lances (comme à Lisbonne), ou les catapultant à l'intérieur de la place assiégée (comme à Nicée). A Antioche, les croisés profanèrent et saccagèrent les sépultures musulmanes, exhumant les cadavres, les décapitant et envoyant ensuite les têtes aux émirs de Babylonie, au grand désespoir des assiégés. S'il est certain que ces procédés ne décidèrent directement

de l'issue d'aucune des opérations de siège que nous analysons, il est probable qu'en fût influencée la capacité de résistance des garnisons et qu'en fussent accrues les tensions qui ne manquaient pas d'exister en leur sein. Selon l'Anonyme, à la suite de la profanation des tombes par leurs adversaires, "les Turcs furent en extrême affliction, tristes jusqu'à la mort: chaque jour réveillait leur douleur, ils ne faisaient que pleurer et hurler" (p. 87). Il est clair que cette violence provoquait des réactions du même acabit chez les défenseurs: Foucher de Chartres raconte (ch. VII, p. 40) qu'à Antioche les Turcs, remplis de rage, égorgèrent une foule de chrétiens, grecs, syriaques et arméniens établis dans la ville et, après les avoir liquidés, en lancèrent les têtes par-dessus les remparts au moyen d'engins et de frondes: dans cet échange de cruautés, il arrivait que les mêmes malheureux fussent deux fois victimes. Ce fut le cas à Lisbonne, en 1147: poussés par la faim et la soif, quelques Musulmans finirent par se rendre aux croisés: les uns furent baptisés, les autres, sans doute parce qu'ils refusaient le sacrement, furent, les mains tranchées, poussés par les assaillants contre la muraille, où ils finirent par être tués par les pierres lancées par leur propres concitoyens (cf. "Lettre de Lisbonne", Edgington, 1996: 338: "*Quidam autem illorum truncatis manibus ad muros a nostris remissi a suis conciuibus lapidati sunt*")!

3.9. Les stratagèmes:

C'est justement les tensions internes dont nous avons parlé dans le point antérieur qui rendaient parfois possible la prise de la ville au moyen de ruses ou de trahisons. Au bout de sept mois et demi d'un siège suffocant, Antioche tomba non pas grâce aux trébuchets à traction, à l'escalade des murailles, des trois grands forts construits par les croisés ou du travail de destruction des murs réalisés à l'abri de taupes de guerre. Elle tomba, trahie par l'un des siens, un arménien nommé Fîroûz, qui commandait une des tours de la ville. Fîroûz était un *princeps* issu d'une illustre lignée (la famille des Banoû Zarrâd) liée à la fabrication de cuirasses. Chrétien arménien (peut-être autochtone) converti à l'Islam, il avait reçu le titre d'émir et on

lui avait confié la garde de la Tour des Deux Soeurs, dans le secteur méridional d'Antioche. Pour des motifs encore discutés par les historiens (compassion pour le sort des chrétiens; abus, extorsions et mauvais traitements sur lui commis par Yaghî Siyân, l'officier turcoman auquel le sultan seldjûqide Malik Shâh avait confié le gouvernement de la place d'Antioche, en 1087; adultère de sa femme avec un émir turc; cupidité et ambition; etc.), il négocia secrètement avec Bohémond de Tarente (un des chefs croisés) en vue de livrer la tour durant la nuit (voir, sur tout cela, G. Dédéyan, 1997: 512-519). L'armée croisée simula de partir pour une grande opération de fourrage en Syrie, mais à la nuit tombée revint sur les lieux où elle trouva libre l'accès qu'elle avait si longtemps cherché à l'intérieur de la place (J. France, 2001: 13). L'exemple de Fîroûz a dû être suivi par de nombreux autres chrétiens indigènes (Grecs, Syriens ou Arméniens), décidant le destin du siège peu de temps avant l'arrivée de l'énorme armée de secours. Selon John France (2001: 17-19), Fîroûz a probablement profité du relâchement du combat et de l'atmosphère de trêves qui s'installa au printemps 1098 pour arrêter avec Bohémond les détails d'un stratagème qui assurément lui rapporta de gros bénéfices¹⁴. Nous sommes ici devant un cas d' "agent double" et il faut se souvenir que l'espionnage n'était nullement étranger aux principes et à la pratique de la guerre médiévale, en particulier dans une guerre de siège¹⁵.

¹⁴ Comme l'explique Gérard Dédéyan (1997: 516-520), à la suite de l'opération Fîroûz reçut le baptême, adoptant le nom de Bohémond (son parrain) et recevant aussi les terres patrimoniales qu'il avait perdues à l'occasion de l'entrée du sultan seldjûqide de Roûm à Antioche (en l'an 1084), éventuellement renforcées par d'autres biens, comme de l'argent, des rentes ou des places-fortes. Curieusement, Fîroûz allait plus tard renier aussi le christianisme, entrant au service du prince turc d'Alep, Ridwân, ce qui faisait de lui un relaps aux yeux des croisés aussi...

¹⁵ Selon Albert d'Aix-la-Chapelle et Pierre Tudebode, au siège de Jérusalem (1099) les croisés utilisèrent des engins de lancement pour jeter des espions capturés à l'intérieur des murailles (J. France, 1999: 119)! Sur l'espionnage au Moyen Âge, il faut consulter C. Allmand, *Les Espions au Moyen Âge*, in "L'Histoire", n.° 55 (avril 1983), pp. 35-41.

4. L'ART DE SE DÉFENDRE

4.1. Fortifier et ravitailler:

Un des points les plus sensibles d'un château ou d'une place forte, lors d'un siège effectué par une puissante armée croisée résolue à demeurer longtemps sur les lieux, consistait dans le bon ou le mauvais état de ses fortifications. Un autre, dans le volume et la variété de son ravitaillement en vivres, eau et munitions. Le premier aspect ne pouvait être l'objet d'un calcul que lorsque l'on connaissait assez à l'avance l'arrivée de l'armée chrétienne, circonstance qui se produisait parfois. A Antioche, Yaghî Siyân, informé de l'approche des croisés, fait creuser des fossés défensifs. A Constantinople, la détérioration des rapports entre les Francs et les Grecs durant l'hiver 1203-1204, à laquelle mirent le comble l'assassinat d'Alexis IV et de son père Isaac II Ange et la proclamation d'un nouvel empereur, Alexis Doukas, dit "Murzuphle", conduisit les Grecs à renforcer considérablement leurs fortifications, élevant les murailles et installant des engins de lancement de pierres sur tout le périmètre muré. Robert de Clari raconte que "les habitants de la cité se fortifièrent, surélevèrent leurs murailles et leurs tours de pierre qu'ils surmontèrent de solides tours de bois, renforcées à l'extérieur de grosses planches et recouvertes de cuirs résistants, pour n'avoir rien à redouter des échelles des navires vénitiens. Les murailles avaient bien soixante pieds de hauteur [environ 18,30m] et les tours cent [environ 20,50m]. Ils mirent en place, à l'intérieur de la cité, au moins quarante pierrières, d'un bout à l'autre des murailles, partout où l'on s'attendait à une attaque, et il n'était pas extraordinaire qu'ils réalisassent ces fortifications, car ils eurent tout leur temps" (ch. LXI, p. 768). Quant au ravitaillement, il était important de mettre en lieu sûr et au moment indiqué la plus grande quantité possible de victuailles, évitant des situations comme celle à laquelle on assista à Lisbonne, où l'exiguïté de l'espace "intra-muros", la quantité de maisons familiales existantes et la dureté de la roche conduisirent au creusement dans le sol du faubourg de magasins sur lesquels les assaillants mirent goulûment la main dès le début du siège. Garantir le ravitaillement en eau était également décisif. Le siège de 1189 à Silves se termina grâce à un travail de minage qui permit de s'emparer d'une précieuse «couraça» abou-

tissant à un énorme puits, sans l'eau duquel la poursuite de la résistance s'avérait presque impossible.

4.2. Neutraliser les attaques:

Une des premières fonctions de ceux qui défendaient, avant de songer à attaquer pour leur propre compte, était d'arrêter les attaques des croisés. Pour ce faire, il convenait d'adopter divers procédés dont je relèverai les dix plus importants:

- i) tir à l'arc et à l'arbalète à partir des chemins de ronde, visant à empêcher les mouvements des assaillants à proximité de la muraille et à provoquer le plus grand nombre de pertes;
- ii) lancement de pierre avec les engins installés à l'intérieur de la place, parfois en grande quantité (à Jérusalem, les Fatimides en disposaient de 14 au moins), avec quoi on s'efforçait généralement de détruire la machinerie lourde des adversaires (voir Maarat et Lisbonne) et, si la distance le permettait, de dévaster leur campement (voir Antioche et Jérusalem – secteur sud); à Constantinople, la garnison grecque chercha, au moyen de 60 “pierrières”, à atteindre les navires vénitiens à l'ancre, mais sans succès (malgré le poids des boulets de pierre), car les navires étaient soigneusement recouverts de planches de bois et de ceps de vigne (voir R. de Clari, ch. LXXIV, p. 776);
- iii) lancement de gros blocs de pierre (voir Constantinople-1204) et de seaux remplis de produits inflammables de toute espèce sur les ennemis qui se risquaient à escalader les murailles et sur ceux qui, au pied des remparts, travaillaient abrités par des taupes (voir Silves);
- iv) lancement, au moyen de frondes, de torches de bois imprégnées d'huile ou d'huile d'olive et de graisse (voir Jérusalem), ou de feu grégeois (liquide inflammable à base d'un mélange gluant d'étoupe et de pétrole, lancé dans des tubes de cuivre: voir Maarat) sur les machines de siège montées par l'adversaire (tours, béliers, trébuchets, etc.); à Maarat, les Turcs utilisaient aussi les engins de lance-

ment pour projeter contre la tour de siège du Comte de Toulouse feu, chaux et ruches; et à Jérusalem, les chroniqueurs parlent de l'installation d'une machine (*noviter adinuento machinamento*), protégée avec des housses et des étoffes, du côté intérieur de la Porte de Sion (secteur sud), lançant des balles enflammées de graisse, de résine et de poix mêlés à des cheveux et à du lin, ce qui répandait le feu en grande quantité dans le camp (très proche) du Comte de Toulouse (J. France, 1994: 353-354); déjà à Silves, comme nous l'avons vu plus haut (cf. 3.4.), la garnison musulmane brûla avec de l'étoupe et de l'huile d'olive enflammées le lourd "hérisson" des croisés;

- v) interposition de solives, de matelas, de couvertures, de sacs et coussins de paille suspendus par des cordes afin d'amortir les coups des béliers de l'ennemi ou des pierres lancées par leurs engins, dans les zones les plus attaquées (voir Jérusalem);
- vi) utilisation de grandes poutres terminées par des crocs ou des crochets de fer avec lesquelles on tentait de renverser et d'écarter les machines d'assaut ennemies, en particulier les béliers (voir Jérusalem);
- vii) utilisation de lourds crochets de fer pour prendre les assaillants qui escaladaient les murailles et les lancer ensuite du haut des remparts (voir Nicée);
- viii) combat corps à corps (avec épées, haches, lances et autres armes à main ou à hampe) au sommet des remparts, contre ceux qui parvenaient à gravir les échelles jusqu'au haut (cf. Maarat et Constantinople) ou qui, à partir des tours de bois, se préparaient à parcourir les passerelles qui les reliaient aux chemins de ronde; Geoffroy de Villehardouin raconte qu'en 1204, à Constantinople, on se battit au haut des murailles, "glaives de main tenant", durant des heures d'affilée, à plus de cent endroits des remparts, l'assaut des croisés ayant été repoussé par la garnison grecque au service d'Alexis Doukas, dit «Murzuphle» (ch. LII, p. 96);
- ix) creusement de contre-mines, pour intercepter les caves ennemies, suivi de combat avec feu et engins légers, à l'intérieur du tunnel

(voir Lisbonne et Silves); ou, si la chose était possible, inondation de la mine ennemie (par exemple, à partir des citernes);

- x) en cas d'effondrement d'un pan de muraille, à la suite par exemple d'un minage, recomposition immédiate du rempart, à l'aide de tout type de matériaux disponibles (voir Nicée et Lisbonne, où, selon la variante de Duodechim de la "Lettre de Lisbonne", la palissade dressée durant la nuit, à la suite de l'effondrement du pan de mur, était formée d'un tas de terre et de pierres de la hauteur d'un homme, renforcé par des planches de navire et des portes de maison – A. Pimenta, 1982: 128; et Edgington, 2001:66). Il est certain que l'efficacité de tels procédés supposait une constante surveillance de la place, de jour et de nuit (à Ascalon, durant le siège de 1153, nous savons que les citoyens défendaient la place par roulement, utilisant des lampes à huile sous des couvertures de verre, de façon à rendre la nuit aussi claire que le jour: J. Bradbury, 2002: 119).

4.3. Contre-attaquer:

Sans toujours le faire dès le début (par exemple, l'Anonyme raconte qu'à Antioche la garnison turque resta environ deux semaines sans prendre d'initiative: "Nos ennemis les Turcs, à l'intérieur de la ville, avaient une telle peur de nous qu'aucun d'eux n'osa attaquer l'un des nôtres pendant près de quinze jours" – p. 71), les assiégés finissaient généralement par lancer leurs propres offensives. Celles-ci correspondaient presque toujours à des sorties, souvent nocturnes, visant à détruire les machines de siège, incendier le camp adverse, provoquer des pertes dans ses colonnes et à s'emparer des vivres et/ou des munitions. On note dans quelques-unes de ces sorties (par exemple, à Antioche, dans la nuit du 29 décembre 1097) l'intention de profiter de l'absence d'une partie de l'armée ennemie, qui était allée escorter les fourrageurs. D'après le récit de Raul (ch. 13, pp. 104-105), les Maures de Lisbonne faisaient de fréquentes sorties contre les croisés qui les assiégeaient, utilisant pour cela trois portes qu'ils avaient devant eux, deux latérales et une face à la mer, ce qui facilitait la manoeuvre d'attaque et de retour et rendait la vie difficile aux chrétiens. Dans d'autres cas, on essayait d'articuler l'opération avec une garnison voisine (ex: Antio-

che-Harîm), montant des embuscades meurtrières à des groupes isolés de fourrageurs (pour ce motif, Bohémond de Tarente alla tendre une embuscade, le 18 novembre 1097, à la garnison de Harîm). La concentration des assaillants lors d'une manœuvre de construction de machinerie de siège ou d'un fort pour la protection et l'observation (voir Antioche, mars 1098: construction d'un second fort, dans la zone de la mosquée), pouvait aussi être considérée comme un moment favorable pour une attaque de la part de la garnison assiégée. Mais la meilleure formule consistait à réussir à combiner l'opération avec l'arrivée d'une armée de secours, de manière à prendre l'ennemi en étau entre deux dangers...

4.4. Recourir à l'aide extérieure:

L'arrivée d'une armée de secours était un des grands risques courus par les armées croisées. Leurs chefs en avaient parfaitement conscience. A Nicée, à Pâques 1097, peu après l'arrivée des croisés, les Turcs assiégés avaient envoyé des messages à une colonne de secours qui s'approchait, lui demandant d'arriver par la porte Sud, où personne ne leur battrait le chemin; cependant, le Comte de Toulouse et l'évêque de Puy réussirent à faire échouer le plan en occupant cette porte le jour même. En route vers Jérusalem, l'armée de la Première Croisade, après la rupture à Tripoli (en mai 1099) des négociations avec les Fatimides, pressa le pas (de 13 à 24 km et, sur certains tronçons, jusqu'à 40 km par jour!), de façon à arriver très vite à la Ville Sainte, avant que ceux qui s'étaient présentés comme leurs potentiels alliés contre les Turcs la puissent secourir ou renforcer... A Lisbonne, en 1147, les croisés interceptèrent 10 Maures qui se dirigeaient dans une barque vers Palmela avec des messages de secours adressés à divers destinataires, entre lesquels le roi d'Évora; plus tard, raconte Raul (ch. 15, pp. 110-111), on trouva un homme noyé sous les navires croisés avec une lettre du même roi d'Évora attachée à son bras, où il était dit qu'il n'était pas possible de secourir la ville à cause de la trêve signée avec D. Afonso Henriques (le roi portugais) et où il était suggéré aux assiégés de racheter leur vie à prix d'argent. Mais les cas les plus spectaculaires survinrent à Antioche. D'abord avec l'arrivée d'une armée de secours conduite par

Duqâh, l'émir seldjûqide de Damas, qui vint se heurter près d'Albâra à une force de 400 cavaliers croisés allant au fourrage, accompagnés par des milliers de piétons: John France (1994: 237-241) qualifie ce combat de "Foraging Battle" (fin décembre 1097). Le résultat de l'affrontement fut incertain mais suffisant pour empêcher les Seldjûqides de secourir Antioche et pour obliger Bohémond de Tarente et Robert de Flandres à rentrer les mains vides – autrement dit sans renfort de vivres – à leur camp (Anonyme, pp. 74-75; R. Grousset, 1991: 77-78). Ensuite, avec l'apparition d'une nouvelle armée de secours, menée par Ridwân, prince d'Alep, que les croisés (avec 7000 chevaliers montés, mais quelques-uns sur des vaches!) affrontèrent avec succès près du Lac d'Antioche (au nord-est de la ville), le 9 février 1098, sous le commandement singulier (cas inédit) de Bohémond de Tarente (J. France, 1994: 245-251). Dans cet épisode, les croisés qui étaient restés à garder le siège furent obligés de se battre durant toute la journée devant trois portes de la ville contre la garnison d'Antioche (Anonyme, p. 82). Finalement, et surtout, avec l'arrivée, le 4 juin 1098 (c'est-à-dire dès le lendemain de la prise de la ville par les croisés, à la suite de la trahison de Fîroûz) d'une énorme armée de secours commandée par l'émir turc de Mossoul, Qawâm ad-Dawla Karbuqâ (vulgairement: Kerbogha), auquel s'étaient alliés l'émir de Jérusalem, le roi de Damas, ainsi que des troupes arabes, sarrasines, publicaines, azymites, curdes et angulanes, ces dernières au nombre de trois milliers d'hommes équipés de la tête aux pieds de cottes de maille et d'épées (Anonyme, p. 97). En un clin d'oeil, les croisés passèrent de l'état d'assiégés à celui d'assiégeants. Sans avoir un minimum de temps pour ravitailler la ville, ils entrèrent à ce moment précis dans une période de trois semaines d'immense affliction à laquelle ils ne mirent fin que par une sortie désespérée, prêts à vaincre ou à mourir, le 28 juin 1098. Ils sauvèrent ainsi la Première Croisade de l'anéantissement total, tirant parti d'un plan de combat bien monté par Bohémond (concentration de forces, rapidité d'exécution, unité de commandement), de la mauvaise évaluation de la situation de la part du chef turc (Kerbogha dispersa ses forces et ne voulut pas profiter du moment, très délicat, de la sortie des croisés en petits groupes de cinq ou six par la Porte du Pont, dans le secteur sud-ouest de la ville) et, très probablement, comme le souligne le récit d'Ibn al-Athîr (X, 188-190, in F. Gabrieli, pp. 30-31), d'une grande division interne au sein de l'armée de

Kerbogha (due à l'arrogance avec laquelle il traitait ses alliés), ce qui expliquerait qu'une partie de cette armée n'ait même pas pris part au combat (J. France, 1994: 282-296). Il nous faut toutefois faire observer que le recours à l'aide extérieure n'avait pas pour seul objectif de faire livrer bataille aux assiégeants. Parfois, il s'agissait simplement d'obtenir des renforts en ravitaillements, de façon à réduire les souffrances de la garnison et à en prolonger la résistance. A Antioche, par exemple, déjà en 1098 (assez près de la date finale du siège: 3 juin), raconte l'Anonyme (p. 90), Tancrede de Hauteville intercepta une grande colonne d'Arméniens et de Syriens qui, venant de la montagne, apportaient des aliments ("du blé, du vin, de l'orge, de l'huile, et autres denrées du même genre") pour la garnison de la ville. Ce dernier point nous conduit directement à l'analyse d'un autre aspect central de "l'art de se défendre".

4.5. Résister à la maladie et aux blessures; supporter la faim et la soif:

Supporter un siège supposait aussi une grande capacité de souffrance. Il était nécessaire de résister, non seulement à la guerre psychologique, que nous avons déjà mentionnée et à laquelle il était toujours possible de répondre dans la même monnaie¹⁶, mais aussi aux blessures provoquées par les combats et aux maladies qui en résultaient ou qui provenaient de l'insuffisance alimentaire qui se faisait connaître au bout de quelque temps. Lorsque les bateaux byzantins arrivèrent à Nicée et bloquèrent le Lac Askanian, par

¹⁶ Nombreux sont les récits d'atrocités commises par les garnisons assiégées sur des prisonniers capturés durant les combats. A une telle pratique les Maures de Lisbonne ajoutaient quelques variantes originales: Raul raconte (ch. 13, pp. 104-105) qu'ils lançaient du haut de leurs créneaux "des railleries et des grossièretés" aux croisés, les assurant que leurs épouses tiraient un bon parti de leur absence: "*prolemque domi nascituram multiplicem nobis absentibus improperabant, nec ob id de obitu nostro cure uxoris nostris fore, (sat)is cum sibi domi spuria suppeteret progenies*"...

où ils se ravitaillaient, les Turcs comprirent qu'ils ne pouvaient continuer à résister et tentèrent de négocier. A Lisbonne, à partir d'un certain moment, on recueillait les restes de nourriture lancés des navires auprès des murailles et poussés par les eaux; et, comme le dit la "Lettre de Lisbonne", les Maures cachaient la nourriture aux yeux de leurs concitoyens pauvres, qui mouraient de faim ou se voyaient obligés à manger chiens et chats (Edgington, 1996: 338). Dans un grand nombre des sièges que nous étudions, on put assister à des désertions (avec la transmission d'information importante: voir Lisbonne ou Silves) et à des conversions religieuses forcées par manque d'eau ou d'aliment. A Silves, la souffrance due à la soif a certainement été extrême: la "Chronique des Sept Premiers Rois du Portugal" (ch. VIII, p. 166) raconte que les Maures avaient la gorge et le ventre si secs qu'ils s'évanouissaient faute d'eau; le "Récit de la route navale..." (1999, pp. 206-209) ajoute que, après la reddition de la place, à l'heure d'abandonner Silves, les Maures sortirent émaciés en marchant à quatre pattes, à cause de la déshydratation et de la sous-alimentation; des 450 chrétiens captifs présents au début du siège, il en restait, un mois et demi plus tard, près de 200 en vie (se nourrissant de figes), se couchant nus, durant la nuit, sur les pierres froides pour en recevoir un peu de fraîcheur et mangeant de la terre humide (on racontait que chacun d'eux ne recevait, quotidiennement, pour lui et pour toute sa famille, pas plus d'eau que n'en contient une coquille d'oeuf). Les cadavres des autres infestaient les rues au côté de ceux des Maures qui eux aussi avaient trépassé, les uns et les autres répandant la maladie et la désolation. Les croisés eux-mêmes, encerclés par Kerbogha à Antioche, éprouvèrent les mêmes maux, étant obligés de s'alimenter, au long de trois semaines, de figes encore vertes et de cuir de boeuf et de cheval amolli dans l'eau (M. Balard, 1999: 225)...

5. FAIRE LA GUERRE SAINTE, C'EST AUSSI NÉGOCIER

5.1. Propositions de reddition et négociations en cours:

La résistance des assiégés avait cependant des limites. Celles-ci une fois franchies, la garnison optait souvent pour négocier la remise de la place,

dans les meilleures conditions possibles (à savoir: en sauvant les vies et, si possible, les biens des assiégés). A Nicée-1097, après l'occupation du Lac Askanian par les bateaux byzantins, les Turcs proposèrent un accord, non pas aux chefs croisés, mais directement à l'empereur Alexis I^{er}, qui finit par les épargner, avec toutes leurs familles et leurs biens (ce qui indigna beaucoup l'auteur anonyme de la *Gesta Francorum*: "il les épargnait avec ce beau zèle pour les avoir à sa disposition afin de nuire et faire obstacle aux Francs" – p. 55). A Antioche, après la journée libératrice du 28 juin 1098, les Turcs qui résistaient encore dans la citadelle hissèrent le drapeau blanc, après quoi suivit un suggestif accord avec Bohémond: ceux qui, à l'exemple de l'émir, voudraient se convertir au christianisme, pourraient rester dans la ville; les autres devraient partir, mais sains et saufs... A Lisbonne aussi, ou parce qu'ils voyaient la tour anglo-normande en position et avec sa passerelle déjà levée de quelques coudées (version de Raul: ch. 19, pp. 128-129), ou parce qu'ils voyaient les Lotharingiens escalader le mur avec enthousiasme, à l'abri de la tour (version de la "Lettre de Lisbonne" – Edgington, 1996: 339), les Musulmans déposèrent les armes, baissèrent les bras et appelèrent à la trêve. Suivirent des moments difficiles, avec la remise d'otages maures au lieutenant portugais (Fernão Cativo) et au chef anglo-normand (Hervey de Glanville) causant une révolte au sein du contingent flamand et rhénan qui craignait d'être trompé par D. Afonso Henriques. De sorte que les Maures en vinrent presque à retirer leur demande de trêves! On finit toutefois par s'accorder sur la remise de la ville au roi portugais, sur la vie sauve des assiégés et la remise, par eux, de tous leurs biens (qui incluaient de l'or, de l'argent, des vêtements, des chevaux et des mules), lesquels reviendraient aux croisés. On organisa le pillage de façon à ce que 140 Anglo-Normands et 160 Flamands et Rhénans entrent les premiers, à côté du roi, dans la forteresse et procèdent au ramassage intégral des biens, qui seraient ensuite distribués entre tous les membres de l'expédition. Dûment spoliés, les Musulmans seraient ensuite renvoyés en paix loin de la ville (Raul: ch. 20 et 21, pp. 130-137). A Silves, l'affliction causée par la soif et la peur des mines conduisit aussi les Maures à implorer la reddition, avec la remise de la ville en échange de leurs vies sauvées et de tous leurs biens. Mais les croisés flamands, avides de dépouilles, n'y consentirent point et pressèrent D. Sancho I pour que les Maures sortissent, soit, mais sans rien sinon les plus pauvres

vêtements qu'ils pourraient porter sur eux. La ville reviendrait au roi, et tout le butin qu'elle recèlerait, aux croisés¹⁷. D'autres négociations de reddition eurent lieu à Arqa-1099 (nous y avons déjà fait allusion) et à Zara-1202, avec les chrétiens dalmates qui n'eurent d'autre choix que de déposer les armes et d'accepter l'installation des croisés et des Vénitiens dans leur ville durant le long hiver 1202-1203. On note à Antioche un cas singulier, en juin 1098, alors que les croisés se trouvaient déjà depuis de nombreux jours encerclés par l'armée de Kerbogha: dans cet embarras, les chrétiens auraient envoyé Pierre l'Hermite auprès de l'émir turc, lui proposant la réalisation d'un combat entre "cinq, dix, vingt ou même cent hommes d'armes, choisis des deux côtés; ainsi, ne se battant pas en même temps, les uns contre les autres, la masse des deux peuples serait épargnée et le parti dont les champions vaincraient ceux de l'autre posséderait le droit à la ville et à son empire" (Foucher de Chartres, ch. XIV, p. 55). Cependant, Kerbogha n'accepta pas cette proposition, confiant qu'il était dans la supériorité numérique de son armée; mais le jour suivant (28 juin), quand il vit les Francs sortirent de la ville à sa rencontre, il tenta de renégocier («Je vais faire dire à ces Francs que je souscris aux propositions qu'ils me firent hier» – *ibidem*, p. 56), mais c'était déjà trop tard...

5.2. Violations des accords:

Il convient toutefois de souligner qu'il était rare que les accords de reddition fussent scrupuleusement respectés. A Maarat, des sources arabes (comme la "Chronique de Damas") dénonçaient la violation, par les croisés, des négociations de reddition, suggérant que tout devait avoir été fort confus

¹⁷ Selon ce que dit le "Récit de la route navale..." (1999, pp. 204-207), D. Sancho I tenta par tous les moyens de convaincre les croisés d'accepter la proposition initiale de la garnison assiégée, allant jusqu'à offrir 10.000 crusades d'or (et plus tard 20.000) à ses alliés, mais les croisés refusèrent, à cause du temps qu'on prendrait à recueillir tant d'argent.

et s'est assez mal terminé (J. France, 1994: 314). Des problèmes existaient sans doute également à Lisbonne: avec les 140 Anglo-Normands et les 160 Flamands et Rhénans prévus entrèrent dans la cité beaucoup d'autres croisés. Au début, la présence du roi, de l'archevêque de Braga et des autres évêques, transportant la bannière à la croix et chantant le *Te Deum laudamus*, maintint la situation à peu près sous contrôle. Mais bien vite s'installa le chaos, avec des centaines de croisés se répandant dans la forteresse, commettant des violences sans fin contre la population: effractions, insultes, viols, rossées, assassinats (comme celui de l'évêque mozarabe de Lisbonne), emprisonnements, vols de tous ordres (et qui n'entrèrent donc pas dans le "fonds commun" qui avait été convenu), etc. (Raul: ch. 22, pp. 138-139). Il est clair que la population musulmane laissa Lisbonne en très mauvais état quand elle dut l'abandonner, entre le 25 et le 29 octobre 1147. A Silves aussi, le 3 septembre 1189, l'accord négocié fut loin d'être respecté: le "Récit de la route navale" raconte (1999, pp. 206-207) que le menu peuple des croisés ne réussit pas à assister dans le calme à l'abandon de la place par ceux qu'ils avaient combattus durant un mois et demi: ils se mirent à les rosser, à les détrousser (peut-être des quelques vêtements qu'ils avaient pris avec eux) et, à la tombée de la nuit, ils fermèrent les portes avant que tous les infidèles aient eu le temps de sortir, après quoi ils les interrogèrent violemment sur l'endroit où ils avaient caché leur argent... A la fin des sièges, comme à la fin des batailles rangées, on assistait non seulement à des excès de cupidité dans le butin, mais aussi à des défolements de peurs et de haines.

5.3. Capture sans accords de reddition:

Mais le pire se produisait quand la place était prise sans aucun accord de reddition préalable. Entre tous les cas que nous analysons, le meilleur exemple d'une telle violence nous est donné à Jérusalem, au matin du 15 juillet 1099 et dans les jours qui suivirent. Ibn al-Athîr (X, 193-195, in F. Gabrieli, p. 33) raconte que la population y fut passée au fil de l'épée. Rien que dans la mosquée al-Aqsa, les "Franj" massacrèrent des milliers de Musulmans, parmi lesquels une multitude d'Imân et de docteurs musul-

mans, de dévots et d'ascètes qui avaient laissé leur pays pour vivre dans une pieuse retraite dans les lieux saints. A peine fut épargné un petit contingent militaire qui s'était retranché dans la Tour de David, où il avait résisté durant plusieurs jours, les chrétiens leur laissant la vie sauve et leur permettant de partir, de nuit, pour Ascalon. Toujours selon Ibn al-Athîr (*ibid*), les croisés, sur le Rocher, dérobèrent plus de quarante candélabres d'argent, chacun pesant 3.600 drachmes, un grand lampadaire d'argent de 40 livres syriennes et d'autres candélabres plus petits, 150 en argent et plus de 20 en or, ainsi qu'un énorme butin. Les sources chrétiennes ne démentent guère ce scénario. L'Anonyme raconte (pp. 150-151) que l'émir de la Tour de David se rendit au Comte de Toulouse (qui l'assiégeait dans le secteur sud, au moyen d'une tour de bois), lui ouvrant une porte, par où entrèrent des pèlerins qui firent un grand massacre de Sarracénens; la ville fut mise à sac (or, argent, chevaux, mules, maisons remplies de toutes sortes de biens), après quoi les croisés allèrent adorer le Saint Sépulcre; le lendemain, ils montèrent sur le toit du Temple, se lançant sur les Sarracénens qui s'y étaient réfugiés et décapitant hommes et femmes à coups d'épée (de sorte que quelques Sarracénens se jetèrent du haut du temple pour échapper au massacre). D'après la même source, Tancrede de Hauteville fut saisi d'une grande colère en prenant connaissance de ces événements. Tout cela nous conduit directement à notre dernier chapitre.

6. CUPIDITÉ ET VIOLENCE GRATUITE

6.1. Prisonniers et rançons:

Un des attraits de la prise d'une ville consistait à faire des prisonniers, dont on pouvait tirer de gros bénéfices. A Maarat, les chefs sarracénens capturés et qui ne furent pas tués sur le champ furent envoyés à Antioche pour y être vendus. Avant la prise de Lisbonne, il fut accordé entre le roi portugais et les croisés que tous les prisonniers faits par ces derniers et qui voudraient racheter leur liberté payeraient une rançon qui reviendrait à ceux qui les auraient capturés; quant aux autres, ils seraient remis au roi, comme prisonniers. C'est peut-être la raison pour laquelle la remise, par l'*alcaide*

maure et au début des négociations de trêves, de cinq otages à Fernão Cativo et à Hervey de Glanville, qui de leur côté les livrèrent à D. Afonso Henrique, déclencha une si grande alarme parmi les croisés (avec une conspiration de “marins déchaînés” sur la plage, à l’instigation, semblait-il, d’un “prêtre de Bristol”: Raul: ch. 20, pp. 130-131), redoutant une trahison de la part du roi portugais (comme il était, disait-on, déjà arrivé lors d’une première tentative, quelques ans auparavant, pour s’emparer de Lisbonne: J. Philips, 2000: 134).

6.2. Butin et excès:

Mais la soif de profits s’étendait, comme nous l’avons vu au point 5.3., des prisonniers à toute sorte de dépouilles. Les cas les plus spectaculaires eurent lieu, à l’évidence, lors de la prise des grandes villes. Il en alla ainsi à Constantinople. Le sac des Palais de Bouchelion et de Blachernes, ainsi que le reste de la plus grande cité chrétienne du monde, permit de rassembler un trésor incalculable, qui fut l’objet d’une répartition soignée: Boniface de Montferrat et le doge de Venise firent réunir le butin en trois églises, procédant ensuite à une division à 50% entre Croisés et Vénitiens. Avec quoi les croisés purent payer à leurs alliés les 50.000 marcs d’argent qu’ils leur devaient encore pour l’organisation du voyage. La méthode de répartition interne du butin, selon Villehardouin, ne manque pas d’intérêt: “Et savez comment? Deus serjanz à pié contre un à cheval, et deus serjanz à cheval contre un chevalier. Et sachiez que onques hom n’en ot plus pour altesce ne pour proesce que il eüst, se ensi non con il fut devisé et fait, se emblé ne fu” (ch. LVI, n.º 254, p. 102). Quant à ceux qui s’étaient servis par avance, grande était la sanction: la pendaison. Au total, le chroniqueur estime que (sans la partie des Vénitiens et les appropriations privées) se trouvaient en jeu pour le moins 400.000 marcs d’argent, en plus de quelque 10.000 montures (*ibidem*, n.º 255, p. 102). Déjà Robert de Clari, après avoir dénoncé le vol d’une partie du trésor commun par 20 gardes (10 croisés et 10 Vénitiens) qui devaient le protéger, et par les plus riches seigneurs de l’armée, raconte que la ville de Constantinople elle-même fut l’objet d’une répartition: 25% pour l’empereur Baudouin I (comte de Flandres), 37,5% pour les Vénitiens

et 37,5% pour les Francs (R. Clari, ch. LXXX-LXXXI, pp. 780-781, et ch. CVII, p. 796). Quant aux terres et aux villes des environs, conquises entre-temps, elles furent partagées entre tous, selon la catégorie sociale de chacun: "Quand on eut ainsi donné à chacun sa part, les comtes et les grands personnages allèrent visiter leurs terres et leurs cités, où ils mirent leurs baillis et leurs garnisons" (R. Clari, ch. CVII, p. 796). Cependant, toutes les divisions du butin ne se passaient pas aussi bien. A Silves, par exemple, à cause des vivres (dont la ville était particulièrement riche), le roi portugais et les croisés finirent par se fâcher tout à fait, les chroniqueurs n'étant pas d'accord sur l'appréciation du comportement de D. Sancho I dans cette affaire¹⁸.

Quant aux excès où on a pu tomber, il suffit de rappeler le récit de l'Anonyme, qui raconte comment les croisés entrèrent dans Maarat, chacun d'eux s'appropriant de ce qu'il trouvait de bon à prendre, dans les maisons et dans les fossés, et se livrant au massacre des Turcs jusqu'à l'aube; la ville se remplit de cadavres au point de rendre difficile la circulation dans les rues (p. 136). Sur Jérusalem, nous avons déjà vu plus haut ce que relate le même chroniqueur, confirmant les accusations d'Ibn al-Athîr, tandis que Foucher de Chartres écrit: "Qui s'y serait trouvé aurait eu les pieds trempés jusqu'aux chevilles du sang des hommes égorgés. Que dirai-je de plus?

¹⁸ Selon le "Récit de la route navale..." (1999, pp. 210-213), D. Sancho I prétendit obtenir des croisés un cinquième des vivres de la ville, alléguant qu'il eût mieux valu ne pas prendre la ville que de la perdre ensuite faute d'aliments. Les croisés finirent par livrer au roi la ville encore pleine de richesses, pour que par après il en fit le partage avec eux, comme il appartenait à sa Majesté royale; cependant, il n'en fut pas ainsi: "Le Roi donc, prenant tout pour lui, ne nous laissa rien, et c'est pourquoi les croisés si injurieusement traités, s'en séparèrent moins amis qu'ils ne l'étaient avant". Selon cette version de la conquête de Silves, D. Sancho I ne consentit même pas à accorder une compensation pour la promesse non tenue de donner la dixième partie de la terre conquise au Saint Sépulcre. Le même narrateur, toutefois, n'en confesse pas moins aussitôt après que, la ville une fois abandonnée, "nous séjournâmes dans le port encore quelque temps aussi bien pour répartir le butin que pour réparer deux bateaux qui avaient subi une avarie" (pp. 212-213)...

Aucun infidèle n'eut la vie sauve: on n'épargna ni les femmes ni les petits enfants". Ensuite, les croisés ouvrirent le ventre des Sarrazins morts pour leur arracher les besants d'or que ceux-ci avaient avalés dans l'espoir de sauver une partie de leur fortune (F. Chartres, ch. XVIII, p. 71). Probablement le chroniqueur qui fut chanoine du Saint Sépulcre exagère-t-il car, comme le remarque John France, bon nombre de Juifs survécurent et de nombreux Musulmans se réfugièrent à Damas; il convient encore de garder à l'esprit qu'une grande partie de la population indigène survécut à la conquête initiale, mais trois jours plus tard les chefs croisés décrétèrent l'exécution de tous les prisonniers (y compris les femmes et les enfants), car ils redoutaient fort l'arrivée d'une armée fatimide venue d'Egypte (1994: 355-356)...

De toutes manières, directement ou indirectement, au moment même ou quelques jours plus tard, l'avidité et la cruauté contaminaient les armées des *crucesignatos* comme il en allait de tous leurs congénères occidentaux et orientaux, d'hier et d'aujourd'hui. Au fond, tout se résume dans la poignante complainte de Raul, décrivant le *day after* à Lisbonne: "lorsque nous regardons la ville détruite et le château ruiné, les champs dévastés, la terre réduite à la solitude sans un seul habitant dans la campagne, tout deuil et gémissement, qu'il nous soit permis d'éprouver de la compassion pour leur destin et pour les maux qu'ils ont subis, de les plaindre et de les consoler dans leurs afflictions parce qu'ils ne sont pas encore arrivés au bout des peines que leur réserve la justice divine, certainement parce que chez nous aussi, les chrétiens, les fautes de notre conduite n'ont pas été corrigées" (ch. 24, pp. 142-145). Finalement, le sac (argent, objets, rançons) finissait par constituer la principale motivation pour une grande partie des croisés; et, dans certains cas, comme à Lisbonne, on fit la promesse de distribuer de la terre à ceux qui voulaient rester après la conquête (comme à Constantinople), et de les exempter de redevances commerciales à perpétuité. La *guerre sainte*, même si le voyage s'interrompait avant Jérusalem, pouvait être le commencement d'une nouvelle vie sur la terre (F. Garcia Fitz, 2003: 87-91).

7. CONCLUSIONS

7.1. La relation entre les moyens défensifs et offensifs:

Durant la période étudiée (1097-1204) et dans la géographie considérée (péninsule Ibérique-Bosphore-Asie Mineure-Terre Sainte), la conclusion à retirer est celle d'un grand équilibre entre les moyens défensifs et offensifs. Il est certain que, des 10 opérations de siège que nous avons analysées, une seule échoua – celle de Arqa, en 1099, où l'échec de trois mois d'assauts et la relative moindre importance de la ville convainquirent les croisés d'accepter l'indemnisation proposée par l'émir de Tripoli. Cependant, il faut se souvenir des énormes moyens investis par les assaillants dans la plupart des autres cas, les appuis externes décisifs (et parfois inespérés) dont bénéficièrent quelques-unes de ces opérations (cas de Nicée et Antioche: flotte byzantine; et de Jérusalem: flotte génoise) et le fait que certains de ces succès frisèrent le fiasco total (cas surtout d'Antioche, dont une trahison détermina la prise, à la veille de l'arrivée d'une énorme armée de secours); même à Silves, en 1189, le roi portugais avait déjà menacé d'abandonner le siège, et il aura fallu l'insistance des croisés flamands et allemands pour le 'convaincre' à persister quatre jours de plus, pendant lesquels la résistance céda à la soif et aux mines ("Récit de la route navale", pp. 200-203). Au total, nous pouvons dire qu'une place bien fortifiée et ravitaillée en munitions, aliments et eau, et disposant d'une garnison loyale, pouvait résister longtemps à un siège, à moins qu'il ne fût conduit par une armée aux effectifs écrasants (comme l'était celle de la Première Croisade, surtout dans la phase initiale) et munie de matériel de siège complet. Dans l'étude publiée en 2001 (p. 191), Ronnie Ellenblum présenta un tableau des sièges conduits à leur terme en Terre Sainte entre 1096 et 1182: ce sont 96 opérations en à peine 85 ans, comprises (en principe) entre Nicée-1097 et Beirouth-1182. 45 de ces sièges furent conduits par des Francs et, d'entre eux, 34 (75,5%) couronnés de succès; les 51 restants furent entrepris par les Musulmans, 26 seulement (50, 98%) ayant réussi (22 échouèrent et 3 obtinrent un résultat incertain). On doit tenir compte du fait que nous considérons des sièges mis aux châteaux et également aux villes, celles-ci étant très difficiles à isoler dans la mesure où, étant plus grandes – elles exigeaient des armées plus

volumineuses et actives durant un temps plus long. Il ne faut pas oublier non plus que les armées médiévales étaient provisoires, ce qui rendait difficile de les conserver longtemps sur le théâtre des opérations (O'Callaghan, 2003: 138): à Lisbonne, par exemple, le roi de Portugal vit la majeure partie de ses hommes partir au bout d'environ un mois et demi de siège... Une autre difficulté des assaillants résulta de leur grande vulnérabilité aux conditions climatiques, à la maladie et au manque d'aliments, surtout dans les opérations traînant en longueur, ainsi qu'à l'apparition de puissantes armées de secours (cf. Antioche). Il convient aussi de rappeler que, du point de vue de la défense, s'il était évidemment important de disposer de bons combattants (y compris cavaliers et montures, pour les sorties-surprise), il était malgré tout plus facile d'improviser des solutions alternatives, recourant à des femmes, à des jeunes inexpérimentés et même à des enfants pour le transport de l'eau, des pierres et d'autres matériaux, pour les fonctions de guet, etc.¹⁹...

En conclusion, remporter le succès dans une grande opération de siège était possible, mais dès lors que se trouvaient réunis tous les moyens nécessaires (commandement, effectifs, armement, munitions, chevaux²⁰, personnel spécialisé pour la construction de la machinerie lourde, ravitaillement, organisation, ...) ce qui coûtait (très) cher et n'était pas facile à réaliser avec des armées provisoires et dépourvues d'entraînement militaire régulier. Avec des machines de siège limitées, le mieux était de contourner les villes fortifiées sans tenter de les conquérir, à moins qu'il ne s'agisse de places dont la

¹⁹ John France (1999: 109-111) souligne la grande capacité de résistance des grandes villes, rappelant les difficultés du combat de rue, aussi difficile au Moyen Âge qu'à Stalingrad. L'auteur évoque, à ce propos, la façon dont les citoyens de Toulouse-1217 se barricadèrent dans les rues et lancèrent sur les assaillants une pluie de missiles du haut des toits; dans cet exemple, hommes, femmes, enfants même s'organisèrent efficacement, improvisant des fortifications avec de la terre et du bois et rendant les rues de Toulouse presque impraticables.

²⁰ Ainsi que l'observe John France (1999: 109), les enluminures médiévales montrent presque toujours des cavaliers parmi les armées assaillantes: leur mobilité était importante pour repousser les sorties-surprise et, à une distance prudente, les attaques des armées de secours; en outre, les montures étaient précieuses pour les expéditions de fourrage.

possession était indispensable au succès de la campagne (ex: Antioche, Jérusalem, Constantinople): ces dernières devaient alors être l'objet d'un siège en règle; la majorité des villes côtières de la Syrie, quant à elles, purent attendre les mois qui suivirent la libération des Lieux Saints, lors de la Première Croisade (M. Balard, 1988: 178).

7.2. Durée des opérations de siège et coûts matériels et humains:

Dans les dix cas que nous avons considérés dans cette étude, la durée des opérations de siège a énormément varié, entre cinq jours à Zara (1202) ou à Constantinople (1204, second assaut, et à ce titre cas assez exceptionnel) et les 7 mois et 13 jours nécessaires à la reddition d'Antioche. Entre ces extrêmes, nous trouvons, par ordre croissant: Constantinople-1203 (12 jours), Maarat-1098 (16 jours), Jérusalem (1 mois et 8 jours), Silves (1 mois et 11 jours), Nicée (1 mois et 13 jours), Arqa-1099 (3 mois) et Lisbonne (3 mois et 20 jours). La moyenne de ces dix cas est de 58,3 jours (presque 2 mois) par siège, ce qui prouve l'équilibre que nous avons souligné au point antérieur. En ce qui concerne les pertes, les chroniqueurs ne nous fournissent pas les chiffres dont nous aurions besoin. Mais il est possible de comprendre que, dans la majeure partie des cas, les pertes résultant directement des combats sont probablement moindres que celles dues à d'autres facteurs, comme la maladie et la désertion. Comme il en advint dans de nombreuses guerres modernes: John France (1994: 236), rappelle ce qui est arrivé durant la Guerre Civile américaine, où les 200.000 morts au combat furent presque doublées par celles dues à la maladie. Il importe de se souvenir des conditions dans lesquelles se déroulaient les opérations de siège les plus prolongées. A Antioche, entre octobre 1097 et juin 1098, l'armée croisée eut à supporter des variations de température estimées entre les 9 et les 25 degrés, et des indices de précipitation entre les 35,6 et les 259 mm (*ibidem*: 137); en conséquence, tous les chroniqueurs parlent des tentes pourries et déchirées et de l'état déplorable des vêtements des chrétiens. La brutalité du climat, la faim, la mauvaise nourriture, la soif, avaient des effets aussi dramatiques sur la réduction des effectifs croisés que les actions de siège proprement dites. Selon John France, l'armée de la

Première Croisade comprenait, au départ, de 50 à 60 mille personnes (entre combattants et non-combattants: pèlerins, femmes, enfants et serviteurs, que la quantité même de chevaux, au début environ 20.000, un minimum de trois par cavalier, exigeait). A la fin de Nicée, dans les derniers jours de juin 1097, ils étaient quelque 50.000, dont 7000 chevaliers ou seigneurs. A la fin de la Première Croisade, affaibli par les morts au combat ou par la maladie, par les désertions et également par la nécessité qu'il y avait de laisser des garnisons dans les villes conquises, le noyau dur des combattants chrétiens ne devait pas dépasser les 20.000 hommes, auxquels en cas d'urgence pouvait venir s'ajouter un certain nombre de gens moins bien armés, recrutés parmi les croisés pauvres. C'est une semblable force qui s'empara de Jérusalem, en juillet 1099 (*ibidem*: 126-142). Même ainsi, c'était là une armée fort respectable, comparable à celle avec laquelle Guillaume de Normandie conquiert l'Angleterre, en 1066 (Bataille de Hastings). C'est que la question doit être regardée à l'échelle du Moyen Age, où quelques centaines de combattants composaient déjà une armée appréciable. Comme l'observaient Anne-Marie Eddé et Françoise Micheau (1991: 66-67), au Proche-Orient, seules les grandes armées, fatimides ou seldjûqides (ou, plus tard, mongoles), dépassaient les 10.000 hommes; pour un émir alepin, quelques milliers de soldats représentaient déjà une force importante! Dans toute l'histoire des croisades en Syrie-Palestine, la plus grande armée chrétienne jamais rassemblée paraît être celle réunie, en 1189, par Frédéric Barberousse: près de 100.000 hommes, y compris quelque 20.000 cavaliers (J. France, 1994: 136). Mais il était presque impossible de maintenir et d'alimenter une armée d'une telle proportion... Comme exemple occidental, prenons le cas de Lisbonne-1147, où l'armée chrétienne doit avoir réuni entre 10 et 13 mille hommes, dont l'immense majorité étaient des croisés venus de l'Europe du Nord, et les autres des combattants portugais aux ordres du roi D. Afonso Henriques²¹. Au total un nombre non négligeable, si nous rappelons que, à l'exception de la campagne de Ceuta (en 1415), les plus grandes armées royales

²¹ Matthew Bennett (2001: 74) estime le contingent anglo-normand à 4.500 hommes et la force flamande et rhénane à environ 5.200 (sur un total d'environ 10.000 hommes). Pedro

portugaises de la fin du Moyen Age atteignaient rarement ce chiffre, même dans les moments les plus difficiles (J. G. Monteiro, 1998: 90-98).

7.3. Niveaux d'efficacité des diverses techniques de siège:

L'analyse des diverses techniques de siège décrites dans cette étude nous permet de retirer quelques conclusions intéressantes quant à leur efficacité. Disons avant tout qu'aucune technique ou machine de siège ne s'est révélée en soi décisive: Antioche est tombée par trahison; Maarat a cédé sous l'action d'une tour, combinée à celle des échelles; à Jérusalem, la grande tour de Godeffroy de Bouillon, dans la zone nord, a garanti le succès des croisés; à Lisbonne, c'est également la tour mobile anglo-normande, complétée par l'escalade du mur oriental par les Allemands, qui décida de la journée; à Silves, la clef du succès résida dans le minage de la «couraça» (et dans la privation d'eau qui s'ensuivit); à Zara et à Constantinople, ce qui permit aux croisés de l'emporter fut la combinaison entre l'escalade des Francs et le tir des engins de lancement de pierres fait à partir des bateaux vénitiens; à Arqa, l'assaut échoua; et à Nicée, c'est le blocus du lac qui conduisit à la reddition de la garnison turque. En somme, nous avons au moins cinq solutions différentes pour à peine neuf sièges réussis! Il ressort que l'usage était d'associer (presque) toutes les techniques en chaque opération de siège. A moins que le terrain (notamment le relief ou la dureté

Barbosa (2004: 27), de son côté, évalue à un nombre global de 13.000 hommes l'ensemble de l'armée croisée qui voyagea de Dartmouth au Portugal à bord de 164 navires (version de Raul: ch. 1, pp. 54-55) ou de près de 200 bateaux (version de la "Lettre de Lisbonne": Edgington, 1996: 336). Quant aux effectifs portugais mobilisés par D. Afonso Henriques au siège de Lisbonne de 1147, il n'y a pas d'estimatives, mais il convient de rappeler ici que, selon le récit de Raul (ch. 16, pp. 110-111), le monarque, après les six premières semaines de siège, donna leur dispense à la presque totalité de ses hommes, vendant leurs aliments et les envoyant à Santarém ("*rex omnem exercitum suorum dimisit, exceptis paucissimis militibus et domus sue procuratoribus, uenditis uictualibus suis vel transmissis apud Santam Hyreneam*"). Il est probable qu'on était arrivé à la fin du service gratuit obligatoire dans l'armée royale...

du sol) rendît impossible le recours à certaine(s) d'entre elles: à Antioche, par exemple, il n'est pas question de l'utilisation de tours ni de mines, de la même manière qu'à Jérusalem on n'entreprit pas non plus de creuser des mines. A Zara et à Constantinople, entourées d'eau, il était exclu d'employer des tours, des béliers ou des caves. Toutefois, la certitude qui subsiste est que l'on tentait d'abord l'assaut par des moyens plus légers et moins coûteux, en particulier par l'escalade des murs, et, à mesure que la résistance se prolongeait, on recourait à des solutions plus sophistiquées (béliers, machines à lancer des pierres, grandes tours de bois), matériel fabriqué sur les lieux, dès lors qu'il y avait de l'argent, des matières premières et des ingénieurs. De toute façon, il est évident qu'aucune de ces techniques ne fonctionnait bien toute seule, devant être articulée aux autres: les tours avec les échelles, ou avec les mines; ou les tortues avec les béliers et avec le tir des archers et des arbalétriers. Aussi, dans les cas considérés, le "répertoire tactique" des assiégeants ne réunissait-il jamais moins de quatre ou cinq techniques distinctes opérant simultanément, exception faite des sièges de Zara et de Constantinople et pour les raisons déjà mentionnées. En tout cas, il convient de reconnaître que, comme le disaient déjà les grands théoriciens militaires chinois et romains (comme Sun Tzu ou Végèce), rien ne vaut que de prendre une place sans combat, de surprise, par ruse ou par trahison... Les croisés n'auraient pas demandé mieux que de voir la trahison de Fîroûz se faire quelques mois plus tôt! Mais même lorsque aucun des procédés évoqués ne réussissait, restait toujours l'espoir que la garnison céderait sous l'effet de la faim ou de la soif, après quelques semaines de blocus (F. García Fitz, 1998: 215-277). Comme il en adviendrait probablement à Lisbonne ou à Silves: et si ce ne fut pas le cas à Nicée, ce fut grâce à un accord fort opportun entre le chef de la garnison et l'empereur byzantin. En conclusion, le siège d'une place-forte impliquait un grand déploiement de techniques de combat et de gestion (psychologique aussi bien) de ressources humaines et matérielles. Et pour montrer combien peut être trompeuse la traditionnelle séparation entre les sièges et les batailles rangées, il n'est que de se rappeler que dans les premiers on pouvait voir arriver une armée de secours obligeant les assiégeants à livrer bataille en champ ouvert, comme il arriva à Antioche, à trois reprises, et comme ce fut presque le cas à Jérusalem, l'année suivante. Un siège était bien une opération fort imprévisible!

7.4. L'évolution des techniques de siège:

L'étude des sources où nous avons puisé pour reconstituer les procédés de siège auxquels recoururent les armées croisées entre 1097 et 1204 nous conduit à conclure qu'il n'y eut pas de transformations significatives en la matière, bien que nous considérions une période de temps supérieure à un siècle. De fait, on n'assista à l'apparition d'aucune technique nouvelle au long de ces années, et même en ce qui concerne les machines à lancer des pierres utilisées, nous supposons que celles décrites par Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari pour les sièges de Zara et de Constantinople sont encore, au moins pour la plupart, des trébuchets à traction, c'est-à-dire fonctionnant à la force de bras humains (et non les trébuchets à contre-poids qui renforcèrent considérablement l'artillerie de siège à partir de la seconde décennie du XIII^{ème} siècle). Ce qui ne signifie pas cependant qu'il n'y ait pas eu d'importants perfectionnements apportés à la fabrication ou même à la conception de quelques-unes des plus notables machines de siège. Nous pensons surtout aux grandes tours de siège, qui décidèrent d'au moins trois des dix sièges étudiés (Maarat-1098, Jérusalem-1099 et Lisbonne-1147). En vérité, tandis que dans les deux premiers cas les tours utilisées ne disposaient pas de passerelles propres et qu'il fallait recourir à des poutres et à des planches *ad hoc*, ainsi qu'à des branches enlevées aux arbres du lieu pour effectuer l'indispensable liaison aux remparts, en revanche il semble que la tour mobile employée par les croisés anglo-normands dans la conquête de Lisbonne devait être pourvue d'un pont-levis articulé au reste de la structure, et que, en s'élevant de presque un mètre et demi, elle terrorisa de telle façon les assiégés qu'ils déposèrent les armes et demandèrent une trêve. La conquête de Lisbonne, en 1147, a dû par conséquent avoir été le premier (ou l'un des premiers) exemple(s) d'utilisation (réussie) d'une tour mobile munie de pont-levis de la part des armées croisées. Il s'agit là d'une évolution naturelle, caractéristique d'une société qui s'accoutumait à des machines plus sophistiquées (ex: les moulins à eau dotés de roues sur axe et roues dentelées), et en l'occurrence d'un pont articulé à des poulies et susceptible d'être placé exactement à la hauteur voulue, dans un contexte particulièrement défavorable. D'autre part, nous devons nous souvenir que les opérations de siège de la Première Croisade mirent les

armées chrétiennes devant la nécessité de pratiquer un genre de guerre qui, sans être inédite, se déployait sur une échelle encore inconnue en Occident et contre un ennemi fortement retranché dans de grandes villes (et non dans des châteaux isolés, de petite ou moyenne dimension comme c'était souvent le cas en Occident). Devant progresser en territoire turc ou fatimide, les chrétiens se virent dans l'obligation de se faire accompagner d'une machinerie lourde, bénéficiant probablement de l'enseignement des meilleurs auteurs byzantins, comme Nicéphore II Phocas (M. Balard, 1999: 221). Anne Comnène fait même allusion, dans sa célèbre chronique (l'*Alexiade*), aux dessins que son père, Alexis I^{er}, aurait envoyés aux chefs croisés, pour les orienter dans le choix des meilleurs procédés de siège. Dans celui de Jérusalem, en 1099, la présence du marin-ingénieur génois Guillaume Ricau se révéla déterminante pour la construction de la machinerie de siège de l'armée provençale, il en alla de même avec l'ingénieur pisan qui, selon la "Lettre de Lisbonne" (Edgington, 1996: 338), monta entre le 8 septembre et la mi-octobre une énorme tour à l'endroit même où avait été détruite auparavant la tour des Anglais. Et au long du XIII^{ème} siècle, il est connu que, dans les divers royaumes européens (Aragon, France, Angleterre, Allemagne), l'importance des ingénieurs militaires ne cessa de grandir, au point que Frédéric de Hohenstaufen garda près de lui, enchaîné, le grand ingénieur hispanique Calamandrinus (J. France, 1999: 125)! Rappelons enfin que, si les techniques de siège, ne connurent pas une grande évolution entre 1097 et 1204, ceci est également dû au fait que ce n'est qu'à partir du troisième quart du XII^{ème} siècle que l'architecture militaire s'est signalée par des innovations notables.

7.5. Comparaison entre les procédés de siège utilisés en Occident et en Orient:

Dans ce dernier point, il nous semble important de mettre en relief quatre aspects différenciateurs:

- i) l'utilisation exclusive de tours mobiles par les armées chrétiennes;

- ii) l'utilisation par les Musulmans (Arabes ou Turcs) jusqu'en 1140 environ, d'artillerie lourde seulement dans les actions défensives;
- iii) l'utilisation presque exclusive du feu grégeois par les armées musulmanes;
- iv) l'utilisation intensive (et décisive) de la technique des mines dans les opérations réalisées par les croisés en Occident (Lisbonne et Silves), par comparaison avec ce qui s'est passé en Syrie-Palestine.

Les deux premiers aspects s'expliquent par l'inexistence de charpentiers et d'autre personnel spécialisé au sein des armées en campagne musulmanes, situation qui, selon Ronnie Ellenblum, ne changera qu'à partir de Saladin (1147-1193). Les Arabes et les Turcs privilégiaient une guerre de mouvement, qui s'accommodait mal du transport de lourds matériels. Ce qui aide aussi à expliquer le bas niveau de succès des opérations de siège entreprises par les Musulmans en Terre-Sainte, entre 1096 et 1109: 27% seulement (R. Ellenblum, 2001: 191). Il s'agissait d'une question d'option, dans leurs façons de faire la guerre, plus que d'une véritable incapacité technique de la part des Arabes à construire et à utiliser de tels équipements (qu'ils connaissent du reste à partir des exemples fabriqués par les Francs et qu'ils utilisaient même, en certains cas, dans leurs fortifications). La même limitation semble avoir été constatée chez les Turcs: quand il atteint Antioche, le 4 juillet 1098, et met le siège aux croisés qui venaient de s'emparer de la ville, Kerbogha (qui d'ailleurs venait du nord-est, d'Édesse, place dont il avait en vain fait le siège trois semaines durant, selon le témoignage de Foucher de Chartres présent sur les lieux: ch. XI, p. 49), il n'amène pas d'artillerie lourde avec lui, ne fait pas procéder à la fabrication d'un tel armement, ni à celle de tours de bois, pendant les diverses semaines que dura le siège...

Quant à eux, les Croisés déploieront d'immenses efforts afin de pourvoir leurs armées sur le terrain des meilleurs moyens de siège qu'il était possible de concevoir, renforçant au maximum leur capacité logistique et technique; pensons, par exemple, au transport de bateaux depuis le port de Civitot jusqu'au lac de Nicée, au long de près de sept miles, sur de lourds chariots,

tirés par des boeufs et des chevaux, opération essentielle au futur du siège et si bien décrite par l'Anonyme (p. 53) et, plus tard, par Guillaume de Tyr (voir R. Ellenblum, 2001: 192). Le résultat de ces efforts impressionna fort les chroniqueurs arabes des croisades; par exemple, la tour de bois utilisée par les chrétiens à Jérusalem (encore que sans pont-levis) devint presque une légende dans la littérature orientale. Une fois les sièges terminés, il n'était pas rare que les Musulmans examinassent avec étonnement les caractéristiques et les dimensions des machines de siège utilisées sur le champ de bataille (et nécessairement fabriquées *in loco*) par leurs adversaires militaires et religieux²².

²² Ronnie Ellenblum observe que la charpenterie ne fut jamais une spécialité des armées arabes, ni des tribus nomades turques. C'est pourquoi les uns et les autres éprouvaient des difficultés à transporter et à monter de lourdes poutres devant le feu des adversaires. Les chefs militaires musulmans savaient recruter de bons charpentiers et procéder au montage de machines de guerre à l'intérieur des villes (Guillaume de Tyr remarque d'ailleurs la grande quantité d'artisans spécialisés, d'outils et de matières premières, comme le fer, le cuivre, les cordes, etc. qu'on y trouvait), mais ils n'étaient pas capables (ou ne voyaient pas la nécessité) de recruter un grand nombre de charpentiers pour les intégrer à leurs armées en campagne. En outre, tandis que les Francs disposaient de l'appui de bateaux (surtout italiens), pour le transport de matériaux pesants, les Musulmans avaient surtout des chameaux. Ainsi étant, "l'accès à la charpenterie sophistiquée, qui se trouvait dispersée dans tout l'Orient, et l'accès aux logistiques de flottes étrangères, fit de la construction rapide de grosses machines de siège un monopole des Francs" (R. Ellenblum, 2001: 194). Selon le même auteur, ce tableau ne se modifierait qu'à partir du siège de Montferrand, en 1137 (dans lequel, curieusement, les Musulmans ont dû avoir recours au train d'équipage royal français capturé). Cette évolution fit que, entre 1140 et 1170, les Musulmans combinèrent déjà des bombardements lourds avec de vieilles techniques de siège (cf. Banyas-1164), ce qui finira par mettre en question la sécurité et la robustesse des forteresses franques de Syrie-Palestine, qui à partir de la fin de la décennie 1160 entrent justement dans un processus de profondes réformes (dont la construction de murailles concentriques est certainement l'élément le plus notable). Des années 1170 date aussi un important traité, composé par un certain Murda b. Murda al Tarsui pour la bibliothèque privée de Saladin, traité qui dénonce l'intérêt musulman dans la guerre de siège pratiquée par les Francs et qui inclut des descriptions détaillées d'armes habituellement peu utilisées par les armées musulmanes, y compris des machines à lancer des pierres et des tours de siège (*ibidem*: 196). Le soin mis par les Francs à brûler leurs engins de siège avant d'abandonner Alexandrie (en 1167) ou Damiette (en 1169) n'empêchera pas leurs adversaires de rattraper le retard qu'ils avaient en la matière: d'ailleurs, dans le traité de Murda existe déjà une suggestive typologie du "mangonel", sous-divisé en quatre variantes: arabe, perse/turque, franque et

Quant au feu grégeois, technique terriblement efficace vu sa composition poisseuse et la facilité avec laquelle il se fixait sur le bois des machines de siège (tours, tortues, béliers, etc...), malgré le soin mis à les recouvrir d'osier et de cuirs crus humidifiés (ce qui retardait la combustion sans pourtant l'empêcher), rien ne nous montre que les croisés l'aient adopté et utilisé régulièrement pour leur propre bénéfice (on trouve une rare exception dans le récit de Robert de Clari, ch. LXXIV, p. 776: des navires vénitiens à Constantinople-1204 jettent du feu grégeois contre les tours de la muraille). Tout au plus, ils auraient appris à s'en défendre, par exemple avec du vinaigre, mais rien de plus. L'humidité moindre et surtout la plus grande abondance de naphte et d'autres dérivés du pétrole à l'Orient firent sur ce point toute la différence (au détriment des armées croisées).

Finalement, quoiqu'ils eussent utilisé des mines à Nicée, à Maarat et à Arqa (et dans ce cas apparemment sur un mode intensif, mais sans résultat pratique), il semble que ce soit dans les opérations menées en Occident (Lisbonne-1147 et Silves-1189) que les armées croisées de la période étudiée aient le plus investi dans ce type de technique d'assaut, et avec succès. Comme nous l'avons vu au point 3.7., en dépit de cinq tentatives manquées, les croisés rhénans et flamands qui attaquaient Lisbonne s'entêtèrent à creuser un fossé souterrain devant la partie la plus élevée du château: c'était là une "super-mine", avec cinq entrées principales distinctes, presque 26 mètres de largeur à l'avant et qui prit un mois à être construite; de ces travaux allait résulter l'affaissement d'environ 20 mètres de muraille (60 mètres, selon la "Lettre de Lisbonne"), dans la nuit de St. Gal. A Silves, 42 années plus tard, l'obstination des chrétiens à creuser de longues et profon-

"manjanik" (une adaptation perse à la technique des Francs, quoique dotée d'une puissance encore moindre)... Ainsi, dans le dernier tiers du XII^{ème} siècle et au commencement du XIII^{ème}, un petit nombre de grandes machines, voire de "trébuchets" (qui étaient des engins gigantesques) devint partie intégrante de l'arsenal de guerre de siège musulman, comme l'ont bien montré les opérations conduites à Césarée ou à Château-Pélerin, toutes deux datant de 1220 (*ibidem*: 196-198).

des mines était telle que les Maures circulaient devant les murailles frappant le sol et écoutant s'il sonnait creux (“... *stabant extra muros et tundebant terram si concavitas audiretur, quia temebant ad murum iam pervenisse foveam*”), ou faisant des trous ici et là (“*Quidam etiam fodiebant, tu sic foveam deprehenderent*”), ayant eux-mêmes fini par ouvrir un fossé au ras du mur, du côté intérieur, pour rendre difficile une (dont on avait à tort fait l’hypothèse) pénétration directe des croisés à l’intérieur de la place (“*Interius longam quoque aliam foveam fecerunt prope murum, quia credebant quod per foveam murum intrare ad eos proposuissemus, sed ipsa intencio era deiicere murum*”)²³! Aucune précaution n’était superflue, les croisés étant en effet parvenus à miner une des tours de la «couraça» sur deux côtés, coupant ainsi le ravitaillement en eau de la ville, ce qui allait décider du siège. Parmi tous les cas étudiés ici, Silves fut, d’ailleurs, l’unique exemple où la technique des mines s’avéra essentielle au succès de l’opération. Nous avons vu du reste que, dans les plus grandes opérations poliorcétiques de la Première et de la Quatrième Croisade (Antioche, Jérusalem, Constantinople), la méthode des caves n’a même pas pu être mise en oeuvre²⁴.

²³ Voir “Récit de la route navale...”, 1999, pp. 196-205.

²⁴ Et pourtant, il convient de garder à l’esprit que, selon le récit d’Ibn al-Qalânisi, lors du siège d’Édesse (1144), Zinkî, le fils de Nûr ad-Dîn, emmena avec lui des «troupes spéciales de sapeurs du Khorassan et d’Alep», qui «se mirent à creuser aux endroits les plus opportuns; ils poussèrent leur travail et avancèrent dans les entrailles de la terre tant que leurs galeries parvinrent sous la fondation des tour du rempart; après qu’ils eurent étayé avec des rondins et des instruments spéciaux, ils n’eurent plus qu’à mettre le feu; ils demandèrent l’autorisation de le faire à Zinkî qui la leur donna après être entré dans la sape, avoir vu le travail par lui-même et exprimé son admiration et sa stupéfaction. Quand le feu fut mis au boisage, il embrassa les rondins et les détruisit; aussitôt le mur s’écroula et les Musulmans donnèrent l’assaut à la ville après que de nombreux combattants des deux partis eurent trouvé la mort dans l’éboulement; le nombre des tués et des blessés parmi les Francs et les Arméniens les obligea à s’enfuir. La ville fut prise de vive force le samedi vingt-six jumada II [23 décembre 1144] au petit matin» (Ibn al-Qalânisi, 279-280, in F. Gabrieli, pp. 75-76). Un cas exceptionnel, expliquant la «stupéfaction» de Zinkî? Ou un sujet à revoir?

ANEXOS

Fig. 1 a Map of Mexico showing the location of the study area in the Gulf of Mexico. b Map of the study area showing the location of the study area in the Gulf of Mexico

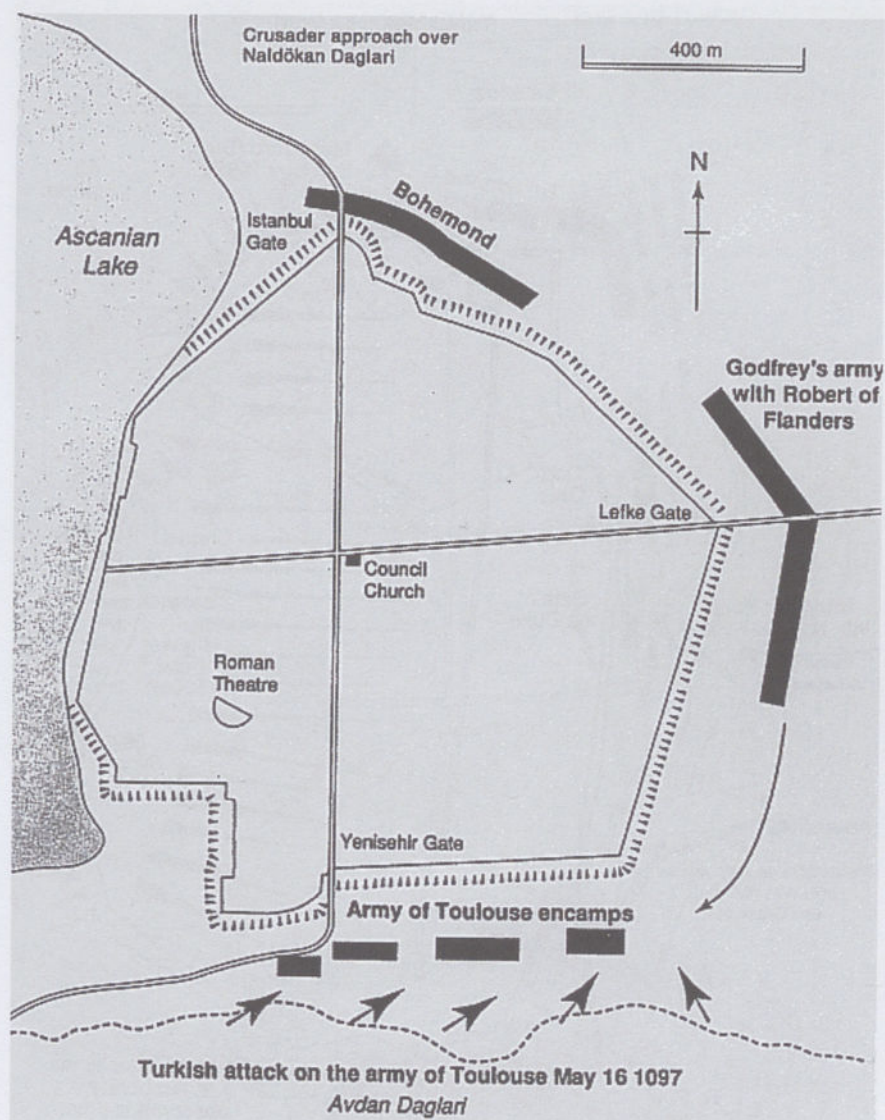


Fig. 1 – Le siège de Nicée et l'attaque des Turcs le 16 mai 1097
d'après John France, "Victory in the East" (1994, p. 123).

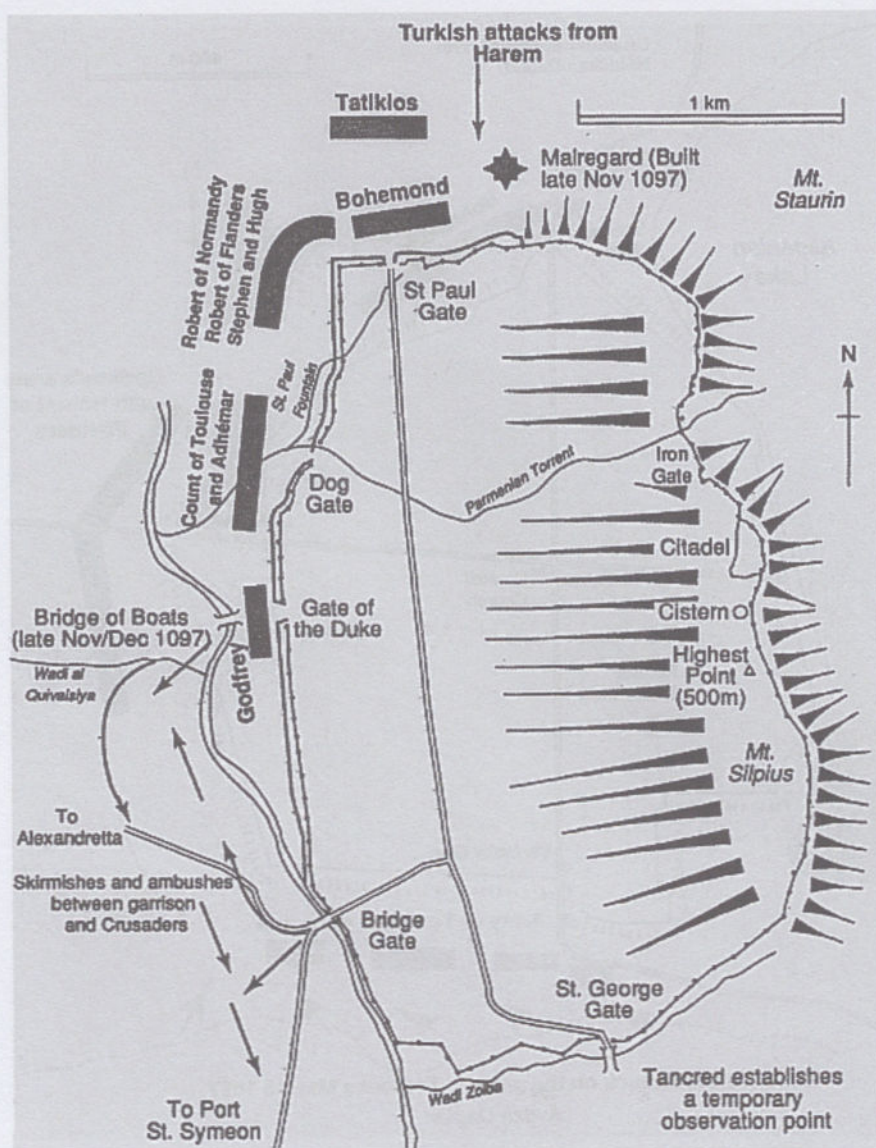


Fig. 2 – *Le siège d'Antioche (octobre 1097-février 1098)*
d'après John France, "Victory in the East" (1994, p. 221).

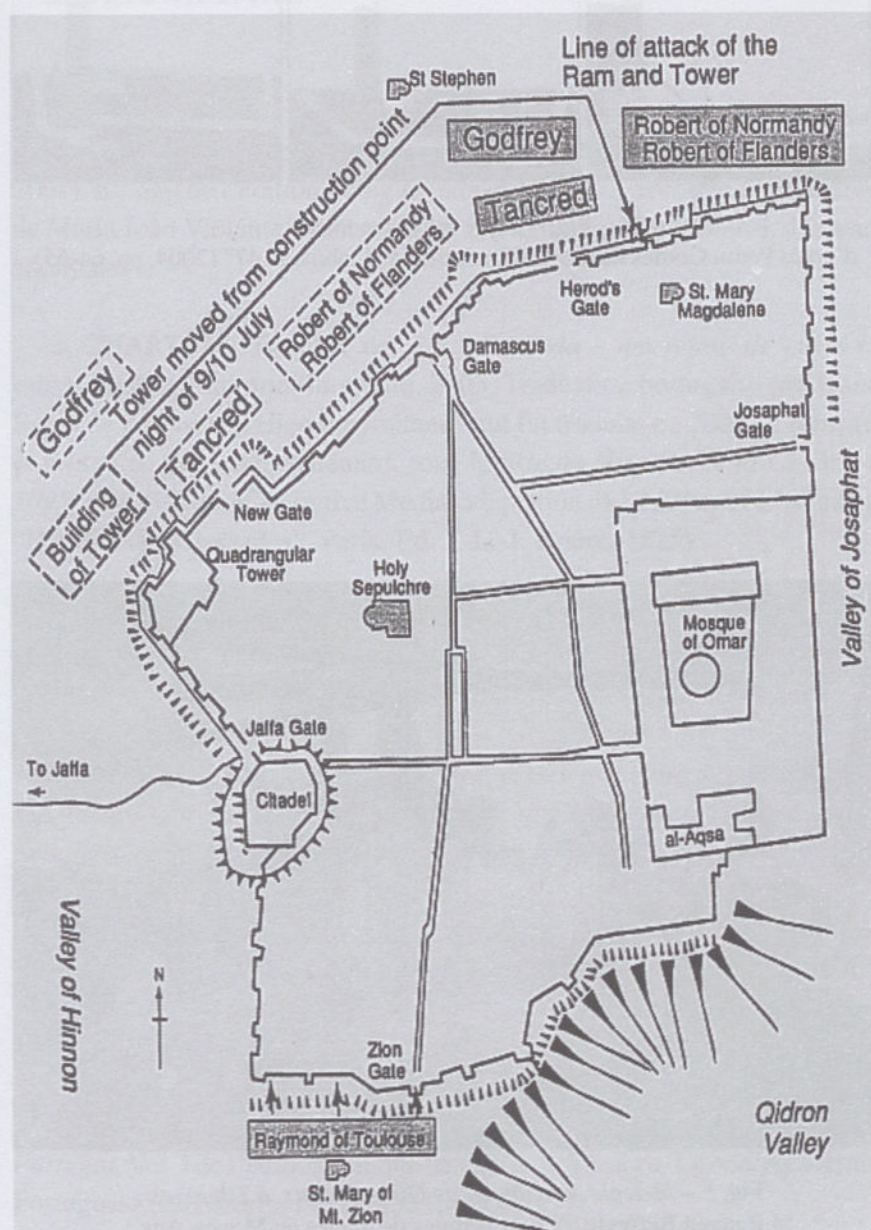


Fig. 3 – Le siège de Jérusalem: l'attaque finale, le 13-15 juillet 1099 d'après John France, "Victory in the East" (1994, p. 340).

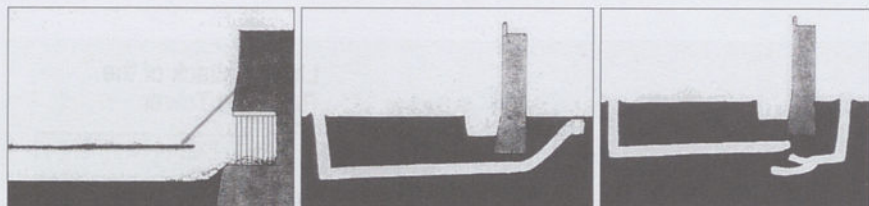


Fig. 4 *Mine et contre-mine*,
d'après Pedro Gomes Barbosa, "Conquista de Lisboa, 1147" (2004, pp. 64-65).

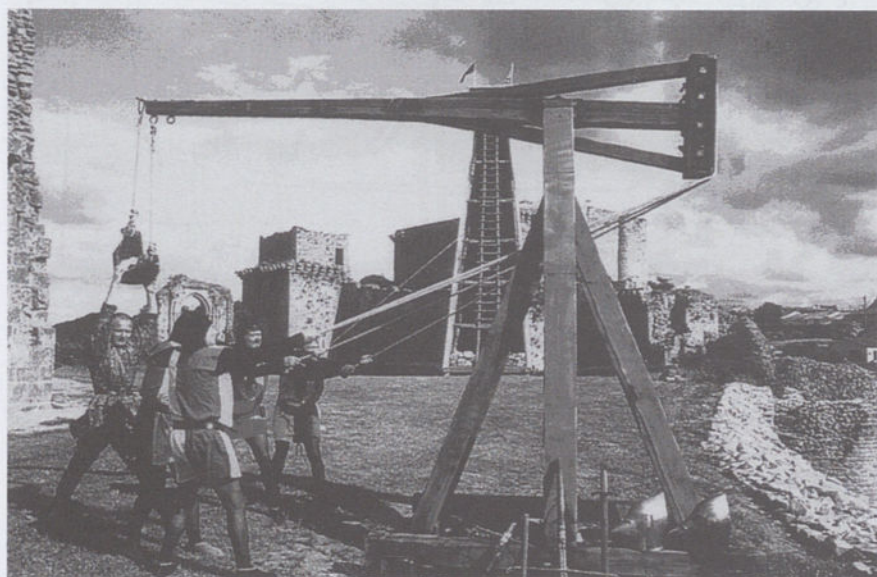


Fig. 5 – *Bricole au château de Giles de Rais, à Tiffauges*
In Renaud Beffeyte, "Les machines de guerre au Moyen Âge",
Rennes, Éditions Ouest-France, 2000, p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources:

1. *A Conquista de Lisboa aos Mouros. Relato de um Cruzado* – édition, traduction et notes de Aires A. Nascimento (Lisboa, Vega Editora, 2001). Il s'agit de l'édition bilingue (latin-portugais), avec une introduction de Maria João Violante Branco, du *De Expugnatione Lyxbonensi*, d'auteur anonyme.

2. CHARTRES, Foucher de, *A 1.^a Cruzada – um relato de quem lá esteve*. Lisboa, Editorial Inquérito, 2003. Traduction portugaise (de Joana Rosa) de l'“*Historia Hierosolymitana*” qui fut traduite en 2001 en français et présentée par Jeanne Ménard, sous le titre de *Histoire de la Croisade, 1095-1096* (Cosmopole Active Media: adaptation de l'édition de M. Guizot, “*Histoire des Croisades*”, Paris, Ed. J.-L.-J. Brière, 1825).

3. *Chronique Anonyme de la Première Croisade*. Paris, Arléa, 1998. Traduction en français moderne, d'Aude Matignon, du texte latin d'auteur inconnu intitulé *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*.

4. *Chroniques Arabes des Croisades*, textes recueillis et présentés par Francesco Gabrieli, traduits de l'italien par Viviana Pâques, Sindbad, Actes Sud, 1996 (édition française originale: 1977).

5. CLARI, Robert de, «La Conquête de Constantinople». Traduction en français moderne par Jean Dufournet, in *Croisades et pèlerinages*, édition par Danielle Régner-Bohler et Robert Laffont, collection “Bouquins”, Paris, 1997 (pp. 725-801).

6. “Crónica de D. Sancho I”, in *Crónica dos Sete Primeiros Reis de Portugal*, Vol. I de l'édition critique de Carlos S. Tarouca, Lisboa, Academia Portuguesa de História, 1952-1953 (pp. 141-177).

7. EDGINGTON, Susan, “The Lisbon Letter of the Second Crusade”, in *Historical Research*, Vol. 69, n.º 170, octobre 1996 (pp. 328-339) – transcription du manuscrit latin connu par “Carta de Lisboa”.

8. EDGINGTON, Susan, "Albert of Aachen, St. Bernard and the Second Crusade", in *The Second Crusade. Scope and Consequences*, edited by Jonathan Philips & Martin Hoch, Manchester-New York, Manchester University Press, 2001 (pp. 54-70) – traduction anglaise du manuscrit latin connu par "Carta de Lisboa", avec toutes ses variantes.

9. OLIVEIRA, José Augusto de, *Conquista de Lisboa aos Mouros (1147)*, 2.^a edição, Câmara Municipal de Lisboa, 1936 – traduction portugaise de la "Carta de Arnulfo" (voir, infra, A. Pimenta, 1982).

10. PIMENTA, Alfredo, *Fontes Medievais da História de Portugal*, Vol. I "Anais e Crónicas", 2.^a edição, Lisboa, Sá da Costa, 1982 (pp. 124-130: transcription de la version latine de la "Carta de Duodequino"; pp. 133-140: reproduction de la traduction portugaise, de José Augusto de Oliveira, de la "Carta de Arnulfo").

11. *Relação da derrota naval, façanhas e sucessos dos cruzados que partirão do Escalda para a Terra Santa no anno de MCLXXXIX*: traduction portugaise, par João Baptista da Silva Lopes, du *De Itinere navali, de eventibus de que rebus a peregrinis Hierosolyman petentibus MCLXXXIX fortiter gestis narratio* (Lisboa, Academia Real das Sciencias, 1844, edição bilingue) – fac-similé récemment publié par la Municipalité de Silves (précédé d'une étude de Manuel Cadafaz de Matos sous le titre "A cidade de Silves num itinerário naval do século XII por um cruzado anónimo"), Lisboa, Edições Távola Redonda, 1999.

12. VILLEHARDOUIN, Geoffroy de, *La Conquête de Constantinople*. Texte en français médiéval, avec Chronologie et Préface de Jean Dufournet, Paris, Garnier-Flammarion, 1969. Obs: il existe déjà des traductions en français moderne de cette œuvre: Edmond Faral, Paris, Société d'Editions "Les Belles Lettres", 2^{ème} édition (révisée et corrigée), 1961; et E. de Clery. Texte établi et présenté par J. Lognon. Paris, Editions Tallandier, 2000.

II. Études:

13. ALLMAND, Christopher, «Les espions au Moyen Age», in *L'Histoire*, n.º 55 (avril 1983), pp. 35-41.

14. BALARD, Michel, *Les croisades*. Paris, ME Editions, 1988.

15. BALARD, Michel, «La poliorcétique des croisés lors de la première croisade», in *Byzantinische Forschungen*, herausgegeben von Walter E. Kaegi, Jr., Band XXV. Verlag Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1999 (pp. 221-231).

16. BARBOSA, Pedro Gomes, *Conquista de Lisboa, 1147. A cidade reconquistada aos Mouros*. Lisboa, Tribuna da História, 2004.

17. BENNETT, Matthew, "Military aspects of the conquest of Lisbon, 1147", in *The Second Crusade. Scope and Consequences*, edited by Jonathan Philips & Martin Hoch, Manchester-New York, Manchester University Press, 2001 (pp. 71-89).

18. BRADBURY, Jim, *The Medieval Siege*. The Boydell Press, 2002 (éd. orig: 1992).

19. CONTAMINE, Philippe, *La Guerre au Moyen Âge*. Paris, P.U.F., 1999 (5^{ème} édition, mise à jour de l'édition de 1980).

20. DEDEYAN, Gérard, «L'Arménien Fîroûz: héros de la Première Croisade ou renégat et relaps?», in *Félonie, trahison, reniements au Moyen Age. Les cahiers du C.R.I.S.I.M.A., nº3*, Montpellier III, Université Paul Valéry, 1997 (Actes du troisième colloque international), pp. 511-522.

21. EDDÉ, Anne-Marie / MICHEAU, Françoise, «Sous les murailles d'Alep: assaillants et défenseurs de 351/962 à 658/1260», in *Le Combattant au Moyen Âge*. S.H.M.E.S. et Cid éditions, 1991 (pp. 63-72).

22. ELLENBLUM, Ronnie, "Frankish and Muslim Siege Warfare and the Construction of Frankish Concentric Castles", in *Dei gesta per Francos, Études sur les croisades dédiées à Jean Richard/Crusade Studies in Honour of Jean Richard*. Edited by Michel Balard, Benjamin Z. Kedar and Jonathan Riley-Smith. Aldershot-Burlington USA-Singapore-Sydney, Ashgate, 2001 (pp. 187-198).

23. FRANCE, John, *Victory in the East. A military history of the First Crusade*. Cambridge University Press, 1994.

24. FRANCE, John, *Western warfare in the age of the Crusades (1000-1300)*. Ithaca, New York, Cornell University Press, 1999.

25. FRANCE, John, "The Fall of Antioch during the First Crusade", in *Dei gesta per Francos, Études sur les croisades dédiées à Jean Richard/Crusade Studies in Honour of Jean Richard*. Edited by Michel Balard, Benjamin Z. Kedar and Jonathan Riley-Smith. Aldershot-Burlington USA-Singapore-Sydney, Ashgate, 2001 (pp. 13-20).

26. GARCÍA FITZ, Francisco, *Castilla y León frente al Islam. Estrategias de expansión y tácticas militares (siglos XI-XIII)*. Universidad de Sevilla, 1998.

27. GARCÍA FITZ, Francisco, *La Edad Media, Guerra e Ideologia. Justificaciones religiosas y jurídicas*. Madrid, Sílex, 2003.

28. GAUVARD, Claude, *As Cruzadas*. Trad. port., Porto, ASA, 1994 (3^{ème} éd.; éd. orig. en port: 1988).

29. GROUSSET, René, *Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem*. Préface de Jean Richard. Paris, Perrin, 1991 (réimpression, 3 Vols.).

30. KRUS, Luís, "Crónica de Portugal de 1419", in *Dicionário da Literatura Medieval Galega e Portuguesa*, organização e coordenação de Giulia Lanciani e Giuseppe Tavani. Lisboa, Editorial Caminho, 1993 (pp. 185-186).

31. MADDEN, T. F., *A concise history of the Crusades*. Oxford, Rowman and Littlefield, 1999.

32. MONTEIRO, João Gouveia, *A Guerra em Portugal nos finais da Idade Média*. Lisboa, Editorial Notícias, 1998.

33. O'CALLAGHAN, Joseph F., *Reconquest and Crusade in Medieval Spain*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003.

34. PHILLIPS, Jonathan, "Ideas of Crusade and Holy War in 'De Expugnatione Lyxbonensi' (The Conquest of Lisbon)", in *The Holy Land, Holy Lands and Christian History*, edited by R. N. Swanson. Published by the Ecclesiastical History Society, by The Boydell Press, 2000 (pp. 123-141).

35. PHILLIPS, Jonathan / HOCH, Martin (ed.), *The Second Crusade. Scope and Consequences*. Manchester University Press, 2001.

36. PRYOR, John H., «'Water, water everywhere, Nor any drop to drink'. Water supplies for the Fleets of the First Crusade», in *Dei gesta per Francos, Études sur les croisades dédiées à Jean Richard/Crusade Studies in Honour of Jean Richard*. Edited by Michel Balard, Benjamin Z. Kedar and Jonathan Riley-Smith. Aldershot-Burlington USA-Singapore-Sydney, Ashgate, 2001 (pp. 21-28).

37. QUELLER, D. E. / MADDEN, T. F., *The Fourth Crusade. The conquest of Constantinople*. Philadelphia, 1997 (2 ed.).

38. RICHARD, Jean, *Histoire des Croisades*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996.

39. RILEY-SMITH, J., *Atlas des Croisades*. Paris, Éditions Autrement, 1996.